

THE UNIVERSITY OF MANITOBA

Colette: La Psychologie de Claudine

By

Julia Boon

A Thesis

Submitted To The Committee of Graduate Studies

In Partial Fulfilment of the Requirement for the Degree

of Master of Arts

Department of French and Spanish

Winnipeg, Manitoba

April, 1976.



"COLETTE: LA PSYCHOLOGIE DE CLAUDINE"

by
JULIA BOON

**A dissertation submitted to the Faculty of Graduate Studies of
the University of Manitoba in partial fulfillment of the requirements
of the degree of**

MASTER OF ARTS

© 1976

**Permission has been granted to the LIBRARY OF THE UNIVER-
SITY OF MANITOBA to lend or sell copies of this dissertation, to
the NATIONAL LIBRARY OF CANADA to microfilm this
dissertation and to lend or sell copies of the film, and UNIVERSITY
MICROFILMS to publish an abstract of this dissertation.**

**The author reserves other publication rights, and neither the
dissertation nor extensive extracts from it may be printed or other-
wise reproduced without the author's written permission.**

Avant-propos

Le seul nom de 'Colette' a toujours évoqué pour moi, la romancière qui n'a parlé que de la plus forte passion humaine, l'amour, vu par l'auteur sous tous ses angles. Je n'avais éprouvé jusqu'ici à son égard, qu'indifférence, la jugeant peut-être, un peu trop sévèrement. Souvent je me suis dit: "pourquoi ne nous parler que d'amour équivoque, d'une société bourgeoise dépassée, de ces héros qui finissent par se suicider, parce qu'ils ne sont plus capables d'aimer (la Fin de Chéri)? N'y a-t-il pas autre chose à dire, dans nos temps de misère et de faim?"

Mais, plus j'avance dans ses écrits, plus elle m'attire, par sa richesse, sa subtilité d'esprit, par l'éclat de son style.

L'oeuvre de Colette a été généralement considérée dans son ensemble par les critiques. Mais le moment est venu de considérer chacun de ses ouvrages sous ses aspects particuliers. L'objet de cette étude est de s'attacher au cycle de Claudine pour suivre le développement psychologique de cette héroïne. A travers 'Claudine', Colette nous dit bien des choses sur elle-même.

TABLE DES MATIERES

Chapitre I

Claudine à l'école

Origines de 'Claudine à l'école	1 - 5
Portrait physique de Claudine	5 - 6
Milieu familial	7 - 8
Claudine et ses camarades	8 - 11
Claudine et ses maîtres	11 - 22
Conclusion	22 - 24

Chapitre II

Claudine à Paris

Claudine rue Jacob	25 - 30
Claudine et son père	30 - 32
Claudine et Marcel	32 - 37
Claudine et Luce	37 - 40
Claudine et Renaud	40 - 46
Lendemain	46 - 47
Retour de Renaud	47 - 49
Conclusion	49 - 51

Chapitre III

Claudine en ménage

Le jour du mariage	52 - 54
Renaud	54 - 56
A Montigny	56 - 63
Claudine et Renaud	64 - 67
De retour à Paris	67 - 69
Claudine et Rézi	69 - 75
Conclusion	75 - 78

Chapitre IV

Claudine s'en va

Annie et Alain	79 - 81
Annie et Marthe	81 - 82
Annie et Claudine	82 - 87
A Bayreuth	87 - 88
Les confidences	88 - 93
Conclusion	93 - 95

Chapitre V

La Retraite Sentimentale

Le tête-à-tête de Claudine et d'Annie	100 - 107
Une tentative malheureuse	108 - 111
Les lettres de Renaud	111 - 115
Le retour de Renaud	115 - 116
Claudine seule	116 - 119
Conclusion	119 - 124

Bibliographie

A. Ouvrages de Colette	125
B. Ouvrages parus sur Colette	126
C. Thèses	127
D. Principaux articles de journaux et de revues .	127 - 128

CHAPITRE I

Claudine à l'école

Origines de "Claudine à l'école"

Le premier livre du cycle de 'Claudine', parut en 1900, chez Ollendorf, sous la signature de Willy, comme d'ailleurs trois autres de ce même cycle, qui parurent chez le même éditeur, dans un intervalle de trois ans. Ce livre eut un très grand succès, vu la personnalité de Willy, qui, dans ce temps là, passait pour un homme de lettres. Ce succès était dû aussi à son influence dans la presse parisienne et à la réclame qu'il s'était faite à des fins intéressées.

Qui était Willy, cet homme qui voulait passer pour le créateur de 'Claudine'? Ici, il est nécessaire de préciser quelques dates importantes, dans la vie de Colette dans le but d'éclairer la genèse de son premier livre 'Claudine à l'école.'

L'an 1890, apporte une nouvelle vie à Colette qui jusqu'alors avait grandi dans la maison maternelle, heureuse et sans souci, entourée de l'affection de ses parents, surtout de sa mère exemplaire 'Sido'. A l'âge de dix-sept ans, pour elle, c'est la ruine de ses parents, le déménagement de la grande maison de Saint-Sauveur en Puisaye, vendue aux enchères, et l'installation de sa famille chez son demi-frère à Châtillon-Coligny. C'est là, qu'elle fit la connaissance de Willy, pseudonyme d'Henri Gauthier-Villars, fils de l'éditeur

scientifique Gauthier-Villars, l'ami du père de Colette. En 1893, Colette, âgée de vingt ans, devint l'épouse de Willy, âgé de trente quatre ans. Colette, à l'âme fraîche de paysanne bourguignonne qu'elle fut, se lia à ce coureur de femmes, marié déjà une fois, et qui avait un fils.

Ce n'est qu'un an et huit mois après son mariage avec Willy, que celui-ci, pressé par le besoin d'argent, lui lança négligemment:

"Vous devriez jeter sur le papier des souvenirs d'école primaire. N'ayez pas peur des détails piquants, je pourrai peut-être en tirer quelque chose, les fonds sont bas."¹

Dans son Journal à Rebours, la romancière nous dit:

"Mais dans ma jeunesse, je n'ai jamais, jamais désiré écrire. [...] Car je sentais, chaque jour mieux, je sentais que j'étais justement faite pour ne pas écrire."²

Pourtant, à peine remise d'une maladie de deux mois, sous la contrainte de Willy, elle prit la plume, pour ne la quitter qu'en 1946, immobilisée par une double arthrite. C'est donc grâce à ce mari despotique, que Colette déploya son talent d'écrivain et fit ses débuts littéraires avec le cycle de 'Claudine'.

La romancière novice qu'est Colette, débute par cette phrase très simple, presque banale:

¹ Cité par Germaine Beaumont et André Parinaud, Colette par elle-même (Paris: Editions du Seuil, 1951), p. 53.

² Cité par Maria Le Hardouin, Colette (Paris: Classiques du XXe siècle, Editions Universitaires, 1956), p. 34.

"Je m'appelle Claudine, j'habite Montigny; j'y suis née en 1884, probablement je n'y mourrai pas".³

Cette phrase qu'on lit d'un seul souffle, introduit déjà l'héroïne, qui, en fait, écrit son journal. Claudine nous fait savoir qu'elle n'accepte pas les descriptions admises de son pays, auquel elle refuse d'être bâti sur la Thaïze. Cette défiance envers son Manuel de Géographie expérimentale marque un esprit critique chez la jeune fille de quinze ans. Elle voit les choses à sa manière. Son pays n'est pas davantage en amphithéâtre selon elle; la tour sarrasine qu'on admire ne lui dit pas grand'chose, car elle s'effrite par en haut un peu tous les jours. Par dessus tout, d'après elle, c'est un village et pas une ville; il est affreusement pauvre et, les bois y dévorent tout. Toutes ces notations montrent chez la jeune Claudine, un esprit observateur et une indépendance d'appréciation marquée. Quant aux bois, elle s'identifie à eux, tant elle les adore.

"Chers bois! Je les connais tous; je les ai battus si souvent. Il y a les bois taillis, des arbustes qui vous agrippent méchamment la figure au passage, ceux-là sont pleins de soleil, de fraises, de muguet et aussi de serpents."⁴

Claudine décrit ces bois en connaissance de cause. Il n'est pas difficile de reconnaître dans ce cadre décrit

³ Cité par Anne A. Ketchum, Colette ou la naissance du jour - étude d'un malentendu (Paris: Lettres Modernes, Minard, 1968), p. 99.

⁴ Cité par G. Beaumont et A. Parinaud, op. cit., p. 56.

minutieusement, le propre terroir de Colette. Paul Hartmann, dans son article du 1er février, 1950 (p. 382), dans le Mercure de France, l'affirme:

"En donnant à la Puisaye, une existence littéraire, Colette dès les premières pages de 'Claudine à l'Ecole', fixe les traits caractéristiques de son terroir:

"On traverse des futaies serrées, et tout d'un coup, on a la surprise délicieuse de déboucher au bord d'un étang, un étang lisse et profond, enclos de tous côtés par les bois..."

Cette évocation pittoresque est aussi d'une parfaite rigueur scientifique. Il suffirait pour s'en convaincre, de consulter les travaux des géographes. L'un d'eux, G. Goujon, auteur d'une probe et minutieuse monographie de la Puisaye (1911. Librairie Ch. Delagrave) ne trouve pas de meilleure formule, quand il veut définir à la dernière ligne de son livre, la région naturelle qu'il vient d'étudier; c'est dit-il 'un vigoureux bocage où stationnent des eaux mortes."

Ainsi, les sources littéraires externes de Claudine à l'école, sont pour la romancière, son pays d'heureuse enfance, où, terroir, milieu familial, ont contribué à sa formation, pour trouver leur expression dans son oeuvre. A l'âge de son héroïne, Colette ne revenait-elle pas à la maison:

"Un fil de sang sur la joue, un accroc près de l'épaule, l'ourlet de la jupe décousu et mouillé, les souliers, les bas comme des éponges..."⁵

Malgré les terreurs que ces bois lui apportent, malgré surtout les couleuvres qui la font frémir, Claudine y retourne toujours,

⁵ Colette. Journal à Rebours (Paris: Librairie Arthème Fayard), p. 140.

quelquefois avec ses camarades de classe, mais le plus souvent seule, parce que ces grandes filles, qui ont peur de tout, l'agacent. Si elle adore ces bois, elle s'y sent un peu anxieuse à cause de la solitude et de l'obscurité. Mais cette solitude elle l'aime, elle la cherche et s'y sent bien. L'étude de l'origine de cette première oeuvre, peut ainsi s'appuyer sur des données assez exactes, prises dans la vie même de la romancière. Au moment où elle rédigeait ce livre, ne sentait-elle pas elle-même cette solitude, qui commençait à l'étouffer, enfermée qu'elle était dans son petit appartement parisien?

Référons-nous à Colette elle-même:

"Comprendra-t-on que le fait d'échanger mon sort de villageoise contre la vie que je menais à dater de 1894, est une aventure telle qu'elle suffit à désespérer une enfant de vingt ans si elle ne l'enivre pas."⁶

Ainsi, la solitude, un des grands thèmes de Colette, devient vite le thème central du journal et le point de départ de la vie de Claudine.

Portrait physique de Claudine

Pour mieux faire ressortir les étapes diverses de sa psychologie, considérons d'abord Claudine dans son physique. Colette donne à son héroïne les caractéristiques suivantes:

⁶ Colette. Mes Apprentissages. Oeuvres Complètes Collection, Le Fleuron, Paris: Flammarion, 1950, tome XI, p. 26.

Claudine a la figure plus jeune que son âge. Au contraire, sa taille est bien celle d'une jeune fille de dix-huit ans. Elle s'est fait allonger les jupes, parce qu'elle ne veut pas attirer les regards sur ses 'mollets', pour reprendre le mot de la romancière, qui lui donnent déjà un air de jeune fille. Quant à ses cheveux, elle aime les montrer, parce qu'ils sont longs, et qu'ils ondulent. Leur couleur, d'un châtain obscur et d'un or foncé, est en contraste avec ses yeux brun-café, qui sont toujours un peu cernés. A propos de ses yeux, Claudine nous fait savoir:

"Oui, on me disait, quand j'étais petite, que j'avais des yeux de grande personne; plus tard, c'étaient des yeux 'pas convenables'".⁷

Mais, elle ne se sent pas gênée par cette dernière remarque. Quant à sa bouche, elle est grande, mais pas vilaine du tout. En un mot, Claudine est une assez belle personne de quinze ans. Et, elle se rend compte de sa beauté.

Si nous ré-examinons les caractéristiques de Claudine, un autre portrait tout semblable à celui-ci, ne prend-il pas corps dans notre mémoire, qui n'est autre que celui de la romancière, à l'âge de l'héroïne? A l'exception de la couleur brun-café des yeux, tout le reste répond au portrait physique de la romancière.

⁷ Colette, Claudine à l'école. (Paris: Le Livre de Poche, 1968, p. 225). Nos références seront faites à cette édition.

Milieu familial

Qui est Claudine? D'après ses écrits, c'est la fille unique d'un naturaliste; elle est orpheline de mère, mais à un certain degré, orpheline aussi de père, ce dernier étant occupé depuis le matin jusqu'au soir par sa malacologie.

"C'est le meilleur homme et le plus tendre, entre deux repas de limaces", nous dit-elle. Il me regarde vivre, quand il a le temps, avec admiration d'ailleurs, et s'étonne de me voir exister, 'comme une personne naturelle'".⁸

Ce trait cocasse de son père qui la voit exister 'comme une personne naturelle', nous fournit des indices intéressants sur la psychologie de Claudine. Au sein de sa famille, comme dans les bois, elle se sent seule, parce que son père, totalement absorbé par ses études, ne prête presque pas attention à elle. Il voit Claudine respirer, vivre et grandir auprès de lui, mais il ne se rend pas compte, qu'en même temps que du pain et du beurre quotidiens, elle a besoin d'un peu de nourriture spirituelle, d'un peu d'affection et de tendresse. Ne se moque-t-elle pas de ce dernier, qui, après de longues heures d'études sur ses limaces, constate:

"un limax flavus dévore en un jour jusqu'à 0 gr.24 de nourriture, tandis que l'hélix ventricosa n'en consomme que 0 gr.19 dans le même temps."⁹

Ces observations sur la personnalité de son père, cette ironie qui se dégage du détail, nous révèlent la profonde tristesse

⁸ Ibid., p. 29.

⁹ Ibid., p. 29.

que Claudine porte au fond de son coeur, voyant son père l'ignorer et lui préférer ses limaces. Dans l'ambiance familiale, Claudine ne trouve pas la tendresse dont elle a besoin. Elle est logée, nourrie, habillée, c'est tout. Il lui manque ce sentiment chaud qui remplit le coeur vide et le nourrit. Le trouve-t-elle à l'extérieur du milieu familial? Pour mieux saisir son état psychologique, suivons d'abord le comportement de Claudine envers ses camarades.

Claudine et ses camarades.

Le milieu que Claudine choisit pour écrire son journal est l'école.

"Pauvre vieille école, délabrée, malsaine, mais si amusante," [et où:] "L'odeur de ces classes, après les trois heures d'études du matin et de l'après-midi, était littéralement à renverser."¹⁰

Ses camarades de classe ne sont pas nombreuses; pour le moment, on en compte quatre, qui avec elle, forment la 'pléiade' enviée par toutes les autres. Elle a du dédain pour toutes les autres élèves. Selon ses termes:

"Le reste à nos yeux, c'est la lie, c'est le vil peuple."¹¹

Anaïs est une des compagnes de Claudine. Elle a une grande mémoire qui, selon Claudine, lui tient lieu d'intelligence

¹⁰ Ibid., p. 8.

¹¹ Ibid., p. 10.

véritable. De plus, cette jeune personne aurait une extraordinaire maîtrise de soi-même. Elle ne rougit de rien et sait toujours se tirer d'affaire, même d'une situation des plus embarrassantes. Au physique, voici Anaïs:

"Des cheveux ni bruns, ni blonds, la peau jaune, pas de couleur aux joues, de minces yeux noirs, et longue comme une rame à pois."¹²

Aussi, elle rit "comme une porte mal graissée" et,

"Elle ferait de la coquetterie devant un boeuf de labour."¹³

Quant aux épithètes que Claudine lui attribue, elles ne sont pas du tout flatteuses: Anaïs serait:

"[...] froide, vicieuse [...], menteuse, filouteuse, flagorneuse, traîtresse..."¹⁴

On ne peut pas dire que Claudine manque de vocabulaire, après l'avoir suivie dans son esquisse du portrait physique et moral de sa compagne de classe. Il semble que la seule qualité qu'elle lui réserve, soit d'avoir le sens du comique, et qu'elle ait souvent rendu Claudine "malade de rire."¹⁵

Marie Belhomme est une autre de ses camarades. Au jugement de Claudine, la voici:

"[...] , bête, mais si gaie! raisonnable et sensée, à quinze ans, comme une enfant de huit ans, peu

¹² Cité par G. Beaumont et A. Parinaud, op. cit., p. 58.

¹³ Claudine à l'école, p. 40.

¹⁴ Ibid., p. 9.

¹⁵ Ibid., p. 9.

avancée pour son âge, elle abonde en naïvetés colossales, qui désarment la méchanceté et nous l'aimons bien [...]¹⁶

Aussi, prend-elle au sérieux toutes les espiègleries faites par Claudine, pour rire follement après en:

" ... levant au plafond ses longues mains étroites, ses mains de sage-femme"¹⁷, au dire d'Anaïs.

Quant aux deux jumelles Jaubert, elles sont le modèle de l'école; toujours propres, toujours si appliquées, que Claudine a le désir parfois de les 'écorcher' pour employer son mot.

Dans la liste de ses amies, figure Claire, sa soeur de communion, qui ne fréquente plus l'école. Claire est celle qui tombe amoureuse, platoniquement d'ailleurs, comme le souligne Claudine, du premier imbécile qui lui fait des compliments.

Enfin, il faut nommer Luce, mendiant l'affection de Claudine, lâche, perverse:

"Pour dix sous de pastilles de menthe anglaise, trop poivrées, elle vendrait sa grande soeur et un de ses frères par dessus le marché."¹⁸

Traçant ainsi le portrait de chacune de ses camarades, Claudine leur réserve toujours quelque trait critique. Néanmoins, ce qui est à remarquer du point de vue psychologique, c'est le manque de dureté de sa part, envers ses camarades. Ce n'est

¹⁶ Ibid., p. 10.

¹⁷ Ibid., p. 10.

¹⁸ Ibid., p. 108.

pas par méchanceté qu'elle fait ces observations peu flatteuses sur leur compte. Pas du tout, la raison est qu'elle se sent étrangère à ce milieu populaire. C'est elle-même qui nous le dit:

"Je n'ai jamais eu de camarades de mon espèce, car les rares familles bourgeoises de Montigny envoient, par genre, leurs enfants en pension au chef-lieu, de sorte que l'école ne compte guère pour élèves que des filles d'épiciers, de cultivateurs, de gendarmes et d'ouvriers surtout; tout ça assez mal lavé."¹⁹

Issue d'une famille bourgeoise, Claudine a conscience d'une certaine supériorité d'origine. Il est vrai qu'elle partage les espiègleries et les jeux de ses camarades de classe, mais au fond de son coeur, elle est éloignée de ce milieu qu'elle ne considère pas comme le sien. Nous la voyons ainsi totalement livrée à elle-même, sans aucune affection, ni de la part de son père qui la laisse aller complètement à sa guise, ni même de celle de ses camarades de classe qui ne voient en elle, que ce que celle-ci leur laisse voir.

Claudine et ses maîtres

Une première allusion chronologique est faite par Colette, quand elle nous fait savoir qu'à cause du froid humide du vilain automne, qui l'empêche de sortir, Claudine aime causer avec Mademoiselle Aimée. C'est impliquer que le début de ce journal remonte au commencement des classes. L'année

¹⁹ Ibid., p. 8.

scolaire que Claudine nous retrace est marquée par la démolition de la vieille école, remplacée par une nouvelle bâtisse. Toutefois, l'action, pour une bonne part, se déroule dans les deux classes de la vieille école, malsaine, aux tables diminuées de moitié par l'usure et dont l'odeur donne la nausée.

Mademoiselle Sergent, désignée à la place de la directrice précédente, et son adjointe, Mademoiselle Aimée Lanthenay, sont arrivées déjà. Claudine nous dit avoir beaucoup pleuré, en voyant l'affliction de la vieille institutrice à son départ. La peine éprouvée par elle, nous montre un autre aspect psychologique de l'héroïne de Colette. En partageant la souffrance des autres, Claudine montre un coeur sensible et plein de compassion envers les êtres faibles et infortunés.

Les deux institutrices que nous venons de mentionner jouent un rôle important dans la formation psychologique de Claudine. Au début, elle éprouve une vraie aversion, une antipathie bien marquée pour Mademoiselle Sergent. Nous l'entendons dire à ce propos :

"Mademoiselle Sergent, elle, ne paraît rien moins que bonne, et j'augure mal de cette rousse bien faite, la taille et les hanches rondes, mais d'une laideur flagrante, la figure bouffie et toujours enflammée, le nez un peu camard, entre deux petits yeux, enfoncés et soupçonneux."²⁰

Le portrait de ce personnage ainsi tracé met en relief les propres sentiments de Claudine. Autant l'intruse la repousse,

²⁰ Cité par G. Beaumont et A. Parinaud, op. cit., p. 58.

malgré ses tentatives pour gagner Claudine à sa cause, autant la petite Lanthenay l'attire d'un élan irrésistible. D'après Claudine, cette dernière aurait une:

"Nature de chatte caressante, délicate et frileuse, incroyablement câline..."²¹

Un détail remarqué par Claudine, c'est le collet de fausse fourrure sous lequel l'institutrice cache ses mains froides.

Réflexion de Claudine:

"...la pauvre est sans argent comme des milliers de ses pareilles".²²

Ici, c'est la présence de l'auteur qui se fait sentir. Colette, ne les a-t-elle pas connus de très près, ces pauvres, dans ses randonnées avec son demi-frère, le docteur Robineau.

Pour revenir à Claudine, celle-ci ne tarde pas à s'attacher à cette jeune demoiselle dont le:

"[...] corps souple cherche et appelle un bien-être inconnu."²³

Puisque nous sommes en train d'analyser les réactions psychologiques de Claudine, deux détails sont à signaler. D'abord, Claudine se rend compte, malgré son admiration pour l'institutrice, que les yeux d' Aimée ne sont:

"... ni bons, ni francs, ni sûrs."²⁴

²¹ Ibid., p. 58.

²² Cité par Anne A. Ketchum, op. cit., p. 103.

²³ Colette, Claudine à l'école, p. 12.

²⁴ Cité par G. Beaumont et A. Parinaud, op. cit., p. 58.

Cette observation indique chez Claudine une aptitude à dépasser la perception immédiate et à lire les personnages en eux-mêmes. Enchantée par Aimée qu'elle prend sous sa protection, bien qu'elle soit de quatre ans la cadette de cette dernière, elle l'embrasse :

"comme un animal chaud et joli" 25

à la manière dont elle aurait embrassé Fanchette, sa chatte chérie. Cette observation nous conduit à l'analyse du comportement de Claudine. Cherche-t-elle en la personne de cette jolie institutrice une affection équivoque, ou bien la tendresse dont elle est privée? Nous l'avons vue seule dans les bois, seule au sein de sa famille, seule parmi ses camarades qu'elle regarde d'un air condescendant. Que lui reste-t-il? Le désir ardent, le besoin irrésistible de se pencher vers quelqu'un qui puisse lui tenir lieu de mère, de soeur, de camarade, vers quelqu'un avec lequel elle pourrait partager ses pensées, ses aspirations, ses rêves du printemps de sa vie. Anne Ketchum n'a-t-elle pas écrit à ce propos :

"On ne saurait réduire cette tendresse spontanée à une seule attraction des sens, sans commettre un grave contresens. Malgré sa sensualité naissante et sa vive curiosité pour l'amour, ses hardiesses de langage et son effronterie, Claudine reste profondément pure."26

25 Colette, Claudine à l'école, p. 30.

26 Anne A. Ketchum, op. cit., p. 103.

Claudine ne tardera pas à percevoir l'opportunisme de Mademoiselle Lanthenay, aussi bien que son caractère mesquin. Cette dernière, renoncera même à son fiancé, le jeune adjoint Armand, pour tomber sous l'emprise de la rousse volcanique. Aimée Lanthenay, qui aime le bien-être, s'écarte du naturel et tombe dans l'absurdité par intérêt. Car, Mademoiselle Sergent, folle d'amour pour le délégué cantonal, Dutertre, pour qui elle ne compte guère, exprime son extrême sensualité par la recherche d'un amour équivoque. Un premier soupçon traverse l'esprit de Claudine quand elle voit les deux femmes, bras dessus bras dessous, traverser la cour; son inquiétude grandit. La réaction immédiate de Claudine est de se jeter dans une partie de jeu avec ses camarades et de s'y donner avec frénésie.

"Je joue! comme je crierai "au feu" [...] me
retenant de penser le plus que je peux."²⁷

Une autre indice renforce le soupçon de Claudine, quand Aimée ne vibre pas à l'unisson au moment de son embrassade chaleureuse. Enfin, c'est Aimée elle-même, qui fait des confidences à Claudine, à propos des 'gentillesse', selon le mot de Colette, de Mademoiselle Sergent. Le sentiment qui envahit Claudine après cette révélation, c'est celui d'un vide dans son coeur, vide de tendresse. Elle sent qu'il y a en elle quelque chose de brisé. Pourtant, elle est surprise par

27

Colette, Claudine à l'école, p. 40.

le manque d'intensité de son chagrin. Un détail donne à Claudine la certitude de ce lien illicite entre les deux institutrices; quand par hasard, elle inspecte la chambre de l'adjointe, elle voit de la poussière au fond de son pot à eau. Elle comprend ce qui se passe. Après les classes, ces deux femmes se retrouvent enlacées dans un lit commun. Discrètes au début, elles finissent par ne plus se cacher. Leur conduite est commentée même par les maçons. Claudine les entend dire:

"Les deux autres, n'en parle pas, j'en suis saoul; c'est pas rien à mon idée, on dirait l'homme et la femme. Tous les jours je les vois d'ici, tous les jours c'est pareil; ça se liche, ça se ferme la fenêtre et on ne voit pas rien."²⁸

La bassesse du caractère d'Aimée se révèle quand Armand, son fiancé la surprend avec le docteur Dutertre et fou de rage, crie:

"Garces!" "Traînées!" Espèce de petite rosse!"²⁹

Ainsi l'idole de Claudine, celle sur laquelle elle comptait pour se consoler des oies que sont ses camarades, la petite chatte aux yeux dorés, si mignonne, n'est qu'une 'tripoteuse' selon le mot de Colette. La réaction psychologique de Claudine à l'égard de cette sainte Nitouche sera violente. Son affection pour Aimée tourne vite en haine. Dorénavant,

²⁸ Ibid., p. 82.

²⁹ Ibid., p. 98.

Claudine ne perdra pas une seule occasion de nuire à la traîtresse. Son attitude envers elle sera marquée par l'impertinence, et l'insolence. Elle sera méchante avec Luce, la soeur cadette d'Aimée, dont les tendances ne seront pas meilleures:

"Je ne veux plus me soucier de ces deux folles, dont l'une ne l'est pas" ³⁰

nous dit Claudine. Elle cherchera un remède à son déçatement dans l'activité. Elle nous dit:

"Et toute excitée, j'arrose, j'arrose trop, j'arrose les pieds d'Anaïs, les cartes géographiques, puis je balaie à tour de bras. Ça me repose de me fatiguer ainsi." ³¹

Dès la première notation, il est clair que Claudine ne s'attarde pas beaucoup à son chagrin, qu'elle tâche d'étourdir dans le jeu. Dans l'antithèse 'Ça me repose de me fatiguer ainsi', on sent la présence de Colette qui exprime sa sagesse. Au lieu de s'attendrir sur son malheur, Claudine lui tient tête et trouve l'apaisement de ses pensées morbides dans l'exercice physique. C'est tout un drame qui se joue dans le coeur de la jeune héroïne, mais elle ne s'attendrit pas, le travail lui étant plus salulaire que les larmes. (Chose à noter dans les relations de Claudine avec Mademoiselle Sergent, malgré son aversion pour 'cette rousse aux yeux méchants', caractéristique donnée par Colette, la jeune fille ne peut s'empêcher

³⁰ Ibid., p. 72.

³¹ Cité par Anne A. Ketchum, op. cit., p. 108.

de reconnaître en elle, une institutrice tout à fait supérieure. Cet aveu nous montre encore une fois son honnêteté et nous fait voir chez elle une nature droite et juste.

Par l'intermédiaire du personnage de Dutertre, Colette nous dévoile un autre aspect psychologique de Claudine, son attitude envers les hommes du moins. Malgré l'éveil du besoin de l'amour chez elle, Claudine ne tombe pas sous la coupe de ce docteur qui s'intéresse aux "grandes", selon le mot de Claudine. Quelle ironie se dégage de la remarque que Claudine fait sur son compte!

"Et c'est un beau dénouement qu'il a ce docteur, de quitter sa clientèle à chaque instant pour venir constater l'état satisfaisant de notre école. Il a peur, sans doute, que notre instruction ne souffre de ces déplacements successifs, le digne délégué cantonal!"³²

Elle n'est donc pas dupe de la conduite du docteur. D'ailleurs, celui-ci fait toutes les avances possibles, mais Claudine se défie de cet individu comme du feu. De plus, elle manque totalement de respect pour Dutertre, ce qui scandalise ses camarades. Pour elle, le docteur n'est qu'une canaille et rien de plus. Cette seule épithète que lui réserve Claudine, en dit assez sur ses sentiments. Néanmoins, pour mieux comprendre son état psychologique, étudions-la dans ses réactions devant le docteur. Ce personnage est 'à dents de loup', selon elle, image qui signale la convoitise qu'il ressent pour les

³² Colette, Claudine à l'école, p. 63.

petites élèves. Il parvient à la trouver seule. Il lui vole un baiser sur le coin de la bouche. La réaction immédiate de Claudine sera de s'enfuir à grandes enjambées jusqu'à la pompe, et de chercher à calmer son émotion en buvant de l'eau froide. Il est intéressant de noter sa conversation avec le docteur, la vivacité de la réplique qu'elle lui lance à son retour en classe. A la question de Dutertre, lui demandant si elle a bu trop d'eau froide, Claudine répond:

"Non, je n'ai bu qu'une gorgée, c'est bien assez, je n'en reprendrai pas."³³

Ces derniers mots, saisis dans leur vrai sens par elle et le docteur, marquent son clair refus des avances de cet homme immoral. Pourtant, elle se sent flattée au fond, d'avoir attiré sur elle l'attention de ce Don Juan. Cela veut dire qu'elle n'est pas trop laide, pense-t-elle.

Claudine montre un brin de coquetterie envers Rabastens, l'un des deux sous-maîtres, sans toutefois faire trop de frais pour ce monsieur. A ses avances, elle ne bronche pas. "Ce pierrot", comme elle l'appelle, ne l'a jamais impressionnée. Elle considère Rabastens comme un nigaud qui ne lui a jamais servi à grand'chose.

Un autre détail montre son détachement à l'égard des hommes, quand le jour même de l'examen final, épuisée par le voyage et la chaleur accablante, elle cherche à se détendre

³³ Ibid., p. 135.

dans un jardin clos. Claudine s'endort sous les clématites. A sa rentrée de classe dans la salle d'examen, Roubaud, un des examinateurs, la voyant avec des pétales de clématites dans ses cheveux, la compare au tableau 'Le Printemps', de Botticelli. Claudine lui coupe la parole, montrant qu'elle n'est guère sensible aux compliments des hommes. L'autre sexe ne l'intéresse pas, du moins pas encore.

A analyser la psychologie de Claudine, on pourrait dire qu'elle ne comporte pas d'introspection, mais se manifeste par ses gestes, par l'expression de son visage, par ce qu'elle dit. C'est son comportement extérieur qui nous renseigne sur son caractère. Son agitation interne se dévoile par ses réactions. Claudine agit d'une manière impulsive, poussée par l'instinct plus que par la réflexion.

Cette esquisse psychologique du caractère du protagoniste, permet de reconnaître en elle l'amour de la nature, le sentiment de solitude, le don d'observation dont elle est douée. Claudine est ironique et pleine d'humour dans l'évocation de son père, qui selon elle, l'a soignée comme "une limace rare", pendant sa maladie. Issue de la bourgeoisie, elle est consciente de la supériorité de son milieu aussi bien que de son intelligence. Nous notons aussi un manque de malignité envers ses camarades. A maintes reprises, Claudine s'est identifiée avec les faibles et les infortunés, partageant leur douleur. Elle se montre également brave et courageuse dans son malheur. Vengeresse

et méprisante vis à vis d'Aimée, elle affirme pourtant la droiture de son caractère dans son appréciation de la directrice. Claudine est honnête dans son comportement envers tous ceux qui l'entourent. Si elle fait preuve d'impertinence, d'insolence, de manque de respect, de violence parfois, c'est parce qu'elle comprend la conduite des autres et qu'elle ne l'accepte pas. Claudine est à la recherche de la volupté, comme le reste des personnages, mais elle ne l'accepte pas aux prix du déshonneur et sans amour. Sa réaction contre le malheur est de substituer aux larmes le rire tonique, et c'est ici la sagesse stoïcienne de Colette qui se fait jour. Dans sa plus grande détresse, Claudine retourne au sein de la nature où elle se sent bien. La grande confiance de la romancière en la nature est due aux leçons de Sido. En effet, c'est cette femme exceptionnelle qui a su montrer à sa fille dès sa prime jeunesse, les trésors et les bienfaits de la nature, son influence salutaire sur l'homme, surtout dans son malheur. Le protagoniste fait preuve de la positivité de son esprit. Au physique, Claudine est comme un bourgeon en éclosion, par l'éveil de sa sensibilité. Elle veut se faire remarquer, aimer, choyer. Sa coquetterie et son narcissisme, maintes fois relevés, trahissent déjà chez elle une faiblesse féminine, "garçonnière, aigue, et anguleuse", pour citer T. Maulnier. Privée d'affection, elle en cherche en vain parmi ces petites gens qui ne la comprennent pas.

Conclusion

Ecrite à la première personne, cette oeuvre offre une fiction par laquelle Colette délègue son sens psychologique à Claudine. La société présentée par la romancière est populaire, à l'exception du protagoniste qui, seul, est issu de la bourgeoisie. A travers le récit piquant et plein d'humour, on saisit les moeurs et les coutumes de cette société, si réduite en nombre qu'elle soit. La préoccupation principale des personnages est, après leur travail, de chercher le plaisir, qui est leur commun dénominateur, même s'il s'obtient au prix de leur réputation. Un caractère fondamental qui se dégage de cette oeuvre est le manque d'élévation. Aucun de ces personnages ne parle de spiritualité, de transcendance, de Dieu. Leurs actions sont dirigées par leur instinct. Tout ce monde est bien attaché à la terre. Le lecteur qui aurait parcouru le livre superficiellement, n'y verrait que perversité et cynisme. Mais qui sait lire entre les lignes, saisira l'omniprésence de l'écrivain, reconnaîtra sa voix qui se fait entendre en sourdine.

Le thème de la nature qui revient si souvent sous la plume de Colette, intervient dans cette oeuvre où est montrée cette influence salutaire sur l'homme, surtout dans ses malheurs. Claudine ne cherche-t-elle pas l'apaisement de sa détresse au sein du monde naturel, en trouvant une retraite sous les arbres, et partout où elle se sent bien? Par ailleurs, parlant

de la nature, non pas du cosmos, mais de la nature humaine, Colette souligne que nul ne peut échapper à ses exigences. Tel le cas de Mademoiselle Sergent. A. Ketchum l'a bien noté dans son livre:

"Nous voyons ici la première apparition d'une attitude morale de Colette selon laquelle les perversions humaines ne sont pas toujours le fait des monstres, mais des manifestations de la faiblesse inhérente à la nature humaine, qu'il faut prendre avec pitié et, si possible, avec humour. Les mépriser, les refuser en bloc, ou feindre de les ignorer, voilà autant d'échappatoires qui ne montrent en fait que la lâcheté de ceux qui en usent, et leur incapacité d'accepter le monde tel qu'il est."³⁴

A travers Claudine, Colette a exprimé le sentiment de solitude qu'elle ressentait elle-même dans ce temps-là de sa vie. Sans être le sosie de Claudine, la romancière nous laisse entrevoir une grande partie de son moi profond. Le thème de la solitude deviendra le thème central de son oeuvre. Sur ce fond, apparaît un autre des grands thèmes de Colette, celui de l'amour. A la manière classique, l'écrivain pénètre dans les replis secrets de son héroïne pour les mettre en pleine lumière. Claudine cherche en vain l'amour. Son coeur orgueilleux ne l'accepte pas au prix du déshonneur, ou auprès de quelqu'un qu'elle ne considérerait pas comme digne de le recevoir. Même dans la salle de bal, dansant dans les bras de son cavalier, nous l'entendons dire:

³⁴ Anne A. Ketchum, op. cit., p. 104.

"[...] je me sens l'âme tout endolorie, parce que moi qui n'aime guère danser, j'aimerais danser avec quelqu'un que j'adorerais de tout mon cœur, parce que j'aurais voulu avoir là ce quelqu'un pour me détendre [...] parce que ce quelqu'un là me manque follement, et que j'en suis humiliée, et que je ne me livrerai qu'au . quelqu'un que j'aimerai et que je connaîtrai tout à fait, des rêves qui ne se réaliseront jamais, quoi!"³⁵

Est-ce Claudine ou Colette qui exprime ce doute? Pourquoi ce pessimisme au printemps de la vie? C'est ce que nous tenterons maintenant d'analyser.

³⁵ Colette, Claudine à l'école, p. 245.

CHAPITRE II

Claudine à Paris

"Et mon coeur se hâte, tâche d'égaliser en vitesse le tic-tac, de ma petite montre ... puis s'arrête et repart en faisant Poum! Alors, c'est le vrai amour, le vrai?"¹

Claudine rue Jacob

La dernière citation du premier chapitre, nous révèle une Claudine dans toute la beauté de ses quinze ans, fine et légère comme un nuage dans sa robe de mousseline blanche. Elle est pensive et rêveuse dans les bras de son cavalier au bal. Son âme est tout endolorie, parce qu'elle veut être aimée, et qu'elle cherche en vain ce quelqu'un à qui elle appartiendrait corps et âme. Dans le deuxième chapitre de cette étude sur la psychologie de Claudine, nous retrouvons la jeune fille à Paris, car elle habite la capitale avec son père, sa vieille nourrice Mélie, et son angora blanc, Fanchette. Dans quel état psychologique se trouve-t-elle? Écoutons la nous le dire elle-même:

"Je ne me sens pas encore trop solide à présent, mais la période de fièvre et de grand désespoir m'a l'air passée. Bien sûr, je ne conçois pas que les gens vivent à Paris pour leur plaisir, sans qu'on les y force; non, mais je commence

¹ Colette - Claudine à Paris, (Paris: Editions de Livre de Poche, 1971), p. 227. Les renvois ultérieurs seront faits à cette édition.

à comprendre qu'on puisse s'intéresser à ce qui se passe dans ces grandes boîtes à six étages."²

Quelles sont les circonstances qui ont forcé cette enfant de la campagne à venir s'établir à Paris, loin de son pays natal, qu'elle chérit? Selon ce qu'elle nous dit, son père voulait être près des éditeurs parisiens susceptibles de publier son traité sur la Malacologie du Fresnois. Ainsi, Claudine, malgré elle, s'est retrouvée à Paris, avec ce qu'elle avait de plus cher à Montigny, sa chatte Fanchette. Quand elle a dû se séparer de ses camarades de classe, de ses bois si aimés, de tout ce qui constituait sa vie d'auparavant, l'émotion qui l'a bouleversée a été telle que sa santé, sa vie même ont été menacées. Son état psychologique l'a affectée physiquement. Après avoir tenu rancune à son père pendant une dizaine de jours, après son arrivée à Paris, elle est tombée dans le délire d'une fièvre cérébrale d'une durée de deux mois. Nous la retrouvons convalescente dans son lit, le teint pâle, presque transparent, les yeux agrandis, les joues enfoncées, les cheveux coupés à la garçonne, car Mélie l'a privée de ses deux belles et longues nattes dont elle était si fière. Quant à ses jambes, Claudine a peur de les regarder, tant elles sont maigres.

Il n'y a que les genoux qui paraissent un peu gros. Dans l'ensemble, elle paraît avoir l'air d'une jeune fille de

² Ibid., p. 5.

quatorze ans. Sa disposition psychologique est maussade, triste, mélancolique, nostalgique. Le visage est tiré, et présente toujours la même moue à son père.

Mais la jeunesse commence peu à peu à reprendre le dessus. Claudine retrouve petit à petit le goût de la vie. Suivons-la dans ses réactions, afin de comprendre mieux les étapes psychologiques par lesquelles elle passe. D'abord, c'est le papier ~~pékiné~~ rose et blanc du mur qui attire son attention. Claudine suit de son index les contours du dessin. Puis, elle se rend compte qu'il fait bon dans sa chambre, à cause du bois qu'on y brûle. Son regard se pose ici et là. Elle reconnaît le buffet normand où elle tient son petit trousseau bien rangé, la petite table usée et tachée d'encre, son petit bureau d'acajou démodé, la peau de caniche blanc qui lui sert de tapis, le tout faisant un ensemble très agréable, pour elle. Elle dispose pour se laver d'un cuveau de bois, venant de Montigny, dans lequel elle s'accroupit et qui lui 'râpe' (selon le mot de Colette) agréablement le derrière. Tout d'un coup, elle a faim. Mélie, charmée de ce désir, lui prépare vite une omelette. Chose curieuse, remarque Claudine, les oeufs de Paris ont:

" [...] un singulier goût de papier imprimé"³

Malgré sa tristesse, sa nostalgie de Montigny, elle note pourtant toutes les sensations qui lui sont agréables,

³ Ibid., p. 18.

sensations révélatrices de ses émotions.

Pour toute distraction, Claudine a son angora blanc, qui ronronne tout à côté d'elle, et dont elle suit tous les gestes avec une attention minutieuse. Elle remarque que le félin s'est gaiement habitué à l'étroit appartement de Paris.

Notre héroïne commence à s'intéresser à ce qui se passe dans la cour maussade, ce qui marque une autre étape de sa convalescence. Claudine observe d'un oeil attentif les passants, en faisant des réflexions sur leur compte. Tel semble un ouvrier, à en juger par sa blouse, telle femme a la poitrine bien tombante, et cet enfant joue toujours seul. Ce qui l'agace, c'est une bonne à coiffe bretonne qui bat tous les matins un petit chien dont les cris et les pleurs percent le coeur de Claudine. Pour la corriger, elle verse la moitié de sa carafe d'eau sur sa coiffe. Derrière cette gaminerie nous reconnaissons la Colette amoureuse et protectrice des bêtes.

Un autre détail montrant que Claudine reprend plaisir à la vie, c'est un orgue de Barbarie jouant tous les jeudis, le même répertoire de chansons obscènes. Claudine ne manque pas de les écouter, d'autant qu'elles sont souvent chantées aussi par Mélie, et parfois même par son propre père. Toujours charitable envers les pauvres, nous connaissons déjà son bon coeur - elle fait jeter à un mendiant quatre sous par Mélie, qui le lui reproche.

La seule personne qui représente le monde extérieur pour Claudine, pendant sa convalescence, c'est le médecin qui la soigne. Que nous donne-t-il à savoir d'elle et de son état psychologique? Elle le tolère à peine, car elle n'aime pas qu'un homme étranger la tripote par ci par là, d'autant plus que ses mains froides la font frémir. Cet aveu nous laisse à entendre qu'elle veut se donner intacte à l'homme de son coeur.

Nous revenons à Mélie, seule personne avec laquelle Claudine échange chaque jour quelques mots. Elle soigne la jeune fille avec toute la tendresse d'une nourrice fidèle et dévouée. Aussi, cette ancienne beauté blonde ferait tout pour plaire à sa "guéline", à sa "France adorée", à sa "petite servante", pour reprendre ces mots si doux de Colette. Très souvent, on l'entend lui dire:

"C'est dommage que t'ayes pas un galant",⁴
car d'après elle, Claudine serait 'gente' et elle aurait un beau corps. Une habitude de Mélie que Claudine ne tolère pas, c'est de tenir ses seins sans corset dans ses mains, comme si elle avait peur de les laisser tomber. L'effet sur Claudine de cette habitude de Mélie, est de lui donner du dégoût, à la seule idée que, tout enfant, elle les a têtés.

Un autre élément du renouveau de Claudine est que de temps en temps, pour se distraire, elle feuillette les livres de son

⁴ Ibid., p. 10.

père, déjà lus et relus. Parfois dans ces livres, il y a des choses choquantes, mais cela ne l'impressionne pas. Nous savons déjà qu'elle est très avancée dans ses lectures. Suivons maintenant ses réactions psychologiques envers son père et lors de sa première promenade à Paris.

Claudine et son père.

Son père la voyant se remettre d'un jour à l'autre, en profite pour s'adonner à sa Malacologie. Le pauvre homme, voulant plaire à sa fille, lui apporte en plein février, un petit bouquet de violettes. La réaction de Claudine est telle, qu'elle manque de retomber dans sa dépression:

"L'odeur des fleurs vivantes, leur toucher frais, ont tiré d'un coup brusque le rideau d'oubli que ma fièvre avait tendu devant le Montigny quitté."⁵

En effet, la nostalgie, cette maladie du coeur presque incurable, la prend par la gorge toutes les fois qu'elle se souvient de son pays tant aimé.

"Je ne l'ai jamais détesté comme ce jour-là."⁶ nous confie Claudine.

Avec l'air d'un garçon portant jupe, mince et élancée, un jour du mois de Mars, Claudine sort pour la première fois, accompagnée de son père. Ils vont au Luxembourg. Comme toujours, le père s'égare dans une conversation sur la

⁵ Ibid., p. 22.

⁶ Ibid., p. 13.

Malacologie et sur les espèces minuscules. Tout d'un coup, il s'interrompt:

"Mais ce ne sont pas des histoires pour petite fille."⁷
Là-dessus, Claudine pense que, malgré ses dix-sept ans bien donnés, son père la traite toujours comme une gamine. Au cours de la promenade, sa vue est attirée par le grand nombre d'enfants qui jouent dans les allées du Luxembourg.

"Que d'enfants, que d'enfants! pense-t-elle. Est-ce que j'aurai un jour tant d'enfants que ça? Et quel est le monsieur qui m'inspirera l'envie d'en commettre avec lui?"⁷

Sa pensée s'envole vers Montigny et vers la vieille école. Le nom de Dutertre lui revient en mémoire, avec le baiser furtif de ce dernier au coin de la bouche. Cela lui fait penser que, si en théorie elle est très avancée sur les questions d'amour, pourtant bien de choses lui restent obscures en ce domaine, car la bibliothèque de son père ne saurait tout lui apprendre. Elle se reconnaît l'imagination et les nerfs chastes grâce à:

" _____ l'influence moralisatrice des fièvres cérébrales, chez la jeune fille."⁸

Observant la nature autour d'elle, Claudine constate que les arbres à Paris sont tout en feuilles vertes, tandis que là-bas, à Montigny, on ne voit que des bourgeons. Sa pensée

⁷ Ibid., p. 30.

⁸ Ibid., p. 30.

est envahie par les souvenirs. Attristée par ce printemps parisien, elle rentre dans son logis, lasse et fatiguée, vivant plus dans le passé que dans le présent; elle se met à écrire une lettre, en somme peu tendre à sa camarade de classe, Luce, sans lui fournir des détails sur sa vie à Paris. Elle écrit aussi à sa camarade de communion, Claire, lui demandant des nouvelles d'Aimée. Rien qu'à penser à la rousse volcanique (Mlle Sergent), et à Aimée, une réaction se produit en elle exprimée en ces termes:

"Et ça me fait monter ma 'température' de l'imaginer..."⁹

Claudine et Marcel

Jusqu'ici nous avons suivi les réactions de Claudine, au cours de sa convalescence et pour sa première sortie à Paris. Notre héroïne se rappelle ensuite avoir une tante à Paris, du nom de Coeur, soeur de son père. Claudine ne tarde pas à orienter son père sur sa tante, ce qui fait qu'il exprime le désir de l'emmener faire sa connaissance. Mais la jeune fille ne se sent pas prête à se montrer à d'autres yeux. Son mouvement est donc de refus.

"Allez chez ma tante? Ben, voilà une idée! Avec les cheveux que j'ai et la figure que j'ai, et pas de robes neuves!"¹⁰

⁹ Ibid., p. 31.

¹⁰ Ibid., p. 32.

Voilà de quoi elle manque, de robes neuves! Sa coquetterie de femme s'exprime par ces deux mots. Son père remet la visite chez sa soeur d'une bonne semaine, ce qui donne à Claudine le temps de se préparer pour cet événement. Vite, Mélie lui cherche une couturière que Claudine n'aime pas, parce que cette modiste aurait un peu trop de scrupules en ce qui concerne les robes décolletées. Enfin elle a une robe neuve, bleue et toute simple dans sa ligne ajustée. Nous devons remarquer ici que le bleu est une couleur préférée de Colette. Pour revenir à Claudine, la nouvelle robe lui donne tout de suite le désir de sortir. Un petit détail qu'il faut mentionner pour la bien saisir, c'est le goût de Claudine pour les bananes, surtout celles qui sont un peu pourries. Ainsi elle en mange en quantité. Parallèlement avec sa tristesse et sa nostalgie de Montigny, Claudine apprécie les bonnes choses qui lui rendent la vie supportable.

Enfin, le jour arrive où Claudine et son père rendent visite à la tante Coeur. Dans sa robe bleue, avec son chapeau noir orné de plumes, ses cheveux tirés vers l'angle des yeux, Claudine est farouche et maussade. On dirait un fauve qu'on doit apprivoiser. Cette visite ne l'enchanté pas le moins du monde. Néanmoins, notons ses réactions.

La maison de sa tante est une demeure nouvelle, d'un style ultra moderne. La blancheur de l'escalier, du salon, des boiseries, de la cheminée, gêne la jeune fille. Elle qui ne

se sent à l'aise et en sécurité que dans les chambres obscures, les fauteuils profonds, se trouve désemparée dans toute cette lumière. Voilà sa tante Coeur qui arrive. Claudine trouve que sa tante, dans sa toilette démodée ressemble à l'impératrice Eugénie, et s'accorde bien avec:

"...ce salon en crème fouettée du plus pur dix-neuf cent..."¹¹

Pour sa part, la tante trouve sa nièce:

"...charmante et d'un type tout à fait personnel."¹²

Claudine se divertit intérieurement de la mésentente entre frère et soeur à propos de sa maladie. Leur conversation est coupée par l'arrivée de Marcel, petit-fils de la tante. Ce dernier a à peu près l'âge de Claudine qui le scrute. Sa réaction devant ce neveu est la suivante:

"Je n'ai rien vu de si gentil. Mais c'est une fille ça! C'est une gobette en culottes! [...] On le mangerait!"¹³

Selon une semblable réflexion de Claudine, Marcel est aussi peu mâle que Luce.

Rentrée chez elle, Claudine retrouve une fièvre légère, plutôt agréable, qui la tient éveillée pendant une bonne partie de la nuit. Son contact avec les personnes extérieures au cercle familial lui est salutaire. Elle commence à se

¹¹ Cité par Anne A. Ketchum, op. cit., p. 113.

¹² Colette, Claudine à Paris, p. 40.

¹³ Cité par G. Beaumont et A. Parinaud, op. cit., p. 86.

demander si le vocabulaire appris à l'école communale de Montigny est suffisamment riche en comparaison de celui des Parisiens, et si sa manière d'éplucher les bananes avec les dents ne choquerait pas le savoir-vivre, impeccable d'ailleurs, de Marcel. Finalement, surexcitée par tant de beauté féminine dans le corps d'un garçon, beauté qui provoquerait la jalousie de bien des femmes, elle s'abandonne au sommeil. Le lendemain matin, repassant tout dans sa mémoire, Claudine aura envie de gifler Marcel.

"Tout de même, si Anaïs le voyait, elle serait capable de le violer! pense-t-elle."¹⁴

Invités à dîner chez sa tante Coeur, Claudine et son père retournent dans le bel appartement. Pendant le repas, Claudine qui étudie attentivement les manières sans défaut de Marcel, pense:

"... il fait la jeune fille du monde."¹⁵

Elle se sent mal à l'aise dans cette salle à manger. Devant la blancheur ennuyeuse de celle-ci, son envie est de la salir au fusain, à l'encre, à n'importe quoi.

"Dieu! comme je deviendrais perverse dans un appartement blanc!"¹⁶

Toutefois, ses mauvaises dispositions changent vite, car on

¹⁴ Colette, Claudine à Paris, p. 46.

¹⁵ Ibid., p. 52.

¹⁶ Ibid., p. 55.

lui offre une timbale aux truffes:

"... qui consolerait une veuve de la veille."¹⁷

On voit bien que chez Claudine, les sensations parlent pour les états d'âme. Claudine et Marcel passent dans le salon. Ils n'ont rien à se dire. Mais tante Coeur qui les épie avec l'espoir que dans l'avenir peut-être ils feront un couple charmant, brise le silence en demandant à Marcel de montrer à Claudine le reste de l'appartement. Ils se trouvent dans la chambre de Marcel. Quand ce dernier lui demande si elle s'amuse à Paris, un 'non' laconique tombe de sa bouche. Claudine n'accepte ni l'appartement étroit de la rue Jacob, ni les Parisiens, ni les magasins aux odeurs fortes, ni le climat trop chaud, ni la capitale elle-même. Y a-t-il autre chose dans ses réactions qui nous permette de reconnaître davantage sa psychologie? Prêtons oreille à la conversation.

A la question de Marcel demandant à Claudine si ses amies lui ressemblent, elle répond:

"Je n'avais pas d'amies. [...] Luce avait la peau douce..."¹⁸

"Luce avait la peau douce..." "Quelle drôle de façon d'apprécier les gens!"¹⁹ dit Marcel. A brûle-point, il demande:

"Vous vous aimiez bien?"²⁰.

Notre héroïne qui comprend le faible de Marcel, amorce des confidences ambiguës à propos de Luce, rien que pour voir la

17, 18, 19 Ibid., p. 13.

20 Ibid., p. 54.

réaction de ce vilain garçon. Avide, les cils palpitants, Marcel se laisse aller de son côté à des confidences. Oui, c'est Charlie qui est sa Luce. Claudine a failli se quereller avec lui, car elle vient de lui déclarer:

"Ces petites amusettes-là, ça s'appelle pour les gamines "jeux de pensionnaires", mais quand il s'agit de garçons de dix-sept ans, c'est presque une maladie..."²¹

Ici, c'est Colette qui met les mots dans la bouche de Claudine, car elle ne perd aucune occasion de moraliser de manière subtile.

Comme la journée est très avancée les deux jeunes gens se séparent. C'est la fin des confidences polissonnés, et Marcel trouve que Claudine n'est pas:

"[...] un trop mauvais garçon..."²²

Claudine et Luce

Puisque la présente étude concerne la psychologie de Claudine, étudions son comportement quand elle s'en va seule dans les rues de Paris, et aussi à sa rencontre avec Luce.

Au lendemain de sa visite chez sa tante, Claudine déclare à son père qu'elle a envie de sortir seule, car Mélie est en train de faire du raccommodage. Son père, abasourdi de sa demande, lui laisse entendre qu'à Paris bien des choses dangereuses peuvent survenir. Voici sa réponse:

²¹ Ibid., p. 57.

²² Ibid., p. 58.

Ah! fi, mon père, c'est offenser votre fille qu'admettre même une telle supposition!²³

Sûre d'elle même, la voilà en route vers les magasins du Louvre, parce qu'elle veut être présentable quand elle se rend chez sa tante Coeur. Par un retour de sa pensée vers Montigny, elle note qu'à Paris il fait beaucoup plus chaud que dans sa province. Une autre observation, flattant sa vanité de femme, c'est qu'on l'observe quand elle s'arrête devant les kiosques à journaux. Puis il arrive qu'un monsieur la suit et Claudine est enchantée par le fait d'attirer l'attention sur elle. Celui-ci la dépasse et lui pince le derrière. A ce geste, le sang de Claudine ne fait qu'un tour. De nature impulsive, agissant par instinct plus que par réflexion, elle lève son parapluie et en assène un coup sur la tête du monsieur en question. Dans sa confusion, Claudine ne tarde pas à noter la joie des passants, témoins de cette scène mélodramatique. Cet incident marque encore combien Claudine reste indifférente aux avances de l'autre sexe.

Pour se distraire un peu de ses pensées, elle s'en va errer par les allées du parc Monceau. Une silhouette de femme attire son attention. Cette démarche svelte et leste, elle la connaît. Claudine revoit son amie Luce devant elle, fraîche et jeune, sans aucun maquillage. Les deux amies entament une conversation sans fin, pleine de souvenirs de Montigny,

²³ Ibid., p. 47.

sur Aimée, sur Dutertre, sur toutes les personnes qu'elles ont connues en commun. Luce invite Claudine dans son bel appartement. Les confidences suivent et Claudine apprend que son amie partage le lit d'un oncle sexagénaire. Luce parle toujours, disant que la plupart des filles de Montigny sont prises d'une sorte de rage de venir à Paris. Puisque notre étude concerne Claudine, relevons que celle-ci se retient de se confier:

"Une rage qui ne me gagne guère [...] je me languis de là-bas, moi ... Moins qu'en arrivant, pour-tant..."²⁴

Luce tente de caresser Claudine. La réaction de celle-ci sera de repousser Luce si fort, qu'elle se cogne contre l'armoire. La tentative de Luce tombe à l'eau. Nous entendons la riposte de Claudine:

"Dis-donc, est-ce que tu crois que je m'arrange des restes d'un vieux!"²⁴

Furieuse et ahurie, Claudine s'en va d'un pas leste, souffrant d'une lourde migraine. Elle se sent une indignation contre Luce. Écoutons-la se parler à elle-même:

"Je suis là à faire la maligne dans la vie, et à crier sur les toits: "Ah! ah! on ne m'apprend rien, à moi! Ah! ah! je lis tout, moi! et je comprends tout, moi, quoique je n'aie que dix-sept ans! Et pour un monsieur qui me pince le derrière dans la rue, pour une petite amie qui vit ce que j'ai coutume de lire, je me bouleverse, je distribue des coups de parapluie, ou bien je fais le vice avec un beau geste. Au fond, Claudine, tu n'es qu'une honnête fille."²⁵

²⁴ Ibid., p. 173.

²⁵ Cité par G. Beaumont et A. Parinaud, op. cit., p. 88.

Voilà le coeur mis à nu de Claudine, voilà sa simple vérité. L'histoire de son amie Luce, l'a bouleversée. Rentrée chez elle, Claudine en vient à penser qu'elle a changé beaucoup depuis l'année passée; elle vient de perdre le bonheur de remuer, de grimper, de bondir, comme auparavant. Elle se sent seule, très seule. L'angoisse de la solitude ne la quitte pas. Son état psychologique s'exprime dans ces paroles:

"J'ai besoin de bien plus que d'un mari, moi..."²⁶

Derrière cet aveu, on sent l'omniprésence de l'écrivain qui nous dévoile un repli de son âme. Un mari n'est pas tout dans la vie d'une femme.

Claudine et Renaud

Ce qui suit montrera si Claudine est en réalité un 'garçon', épithète qui lui est donné par Marcel.

La voilà de nouveau chez sa tante Coeur. Dans le salon, Claudine rencontre une dame qui a l'air de transpirer dans sa zibeline. Aucun détail n'échappe à son oeil observateur. La dame dévisage la jeune fille d'un regard si insolent, que cette dernière se retient à peine de lui donner un bon coup de son poing en plein visage. Claudine est tellement énervée que sa main tremble en servant le thé. Marcel qui la scrute d'un regard moqueur, lui chuchote ces mots:

²⁶

Colette, Claudine à Paris, p. 183.

"Claudine, qu'est-ce qu'on va faire de vous, si vous jetez comme ça à la tête des gens? Voyons, voyons, contenez un peu cette expansivité désordonnée".²⁷

Encore une dame vient d'entrer dans le salon. Aux yeux de Claudine, cette dernière a:

"... l'air d'une antilope qui fait la fête."²⁸

Et voilà une troisième visite! Cette fois-ci, c'est:

"Un grand monsieur mince, un monsieur bien. Il a le teint foncé, beaucoup de cheveux blanchissants, des yeux jeunes avec des paupières fatiguées et une moustache soignée, d'un blond qui s'argente."²⁹

Un petit détail choque Claudine. Marcel va le saluer. Le Monsieur lui tend la main:

"... gentiment et distraitemment, comme on tire l'oreille à son chien de chasse."³⁰

Claudine saisit, avec son flair habituel, qu'entre Marcel et le monsieur, quelque chose ne va pas. Ce dernier manque de politesse envers l'hôtesse, ce qui amuse énormément la jeune fille. Tout d'un coup, le regard du monsieur tombe sur elle.

La réaction psychologique de Claudine est notée:

"Il ne m'a regardée qu'une seconde, mais c'est quelqu'un qui sait regarder."³¹

Il commence à dresser les généalogies et d'après lui, Claudine

27 Ibid., p. 82.

28 Ibid., p. 82.

29 Cité par G. Beaumont et A. Parinaud, op. cit., p. 87.

30 Colette, Claudine à Paris, p. 84.

31 Ibid., p. 86.

serait la tante de Marcel. A sa question sur l'âge de Claudine, celle-ci riposte qu'elle a bien dix-sept ans, ce qui amène le commentaire suivant de l'oncle:

"Ca va me faire deux bébés à emmener au Cirque, si votre père m'y autorise."³²

La conversation continue entre les deux sous un ton badin, lui l'appelant 'ma cousine', elle 'mon oncle'. Claudine note qu'ils ont quelque chose de commun - leur gourmandise. Aussitôt les dames parties, Renaud (c'est son nom) lui demande un sandwich, du thé, de la crème, du sucre. Claudine le sert docilement. Un tournant s'amorce dans ses réactions psychologiques. Claudine trouve Renaud très sympathique. Serait-ce déjà le premier pas de la jeune fille sur la voie de l'amour? Nous allons nous en rendre compte, bientôt. Sous le regard scrutateur de Claudine, Renaud demande à brûle-pourpoint:

"Vous me trouvez laid?

Pas si beau que Marcel, hein?"³³

Avec sa franchise habituelle, Claudine lui jette la vérité au visage. Il est beau, mais pas autant que son fils, Marcel. A la question de Renaud, lui demandant ce qu'elle aime, Claudine ne tarde pas à lui dire qu'elle adore les bananes pourries, le chocolat, les bourgeons de tilleul, etc. etc. Il note tout cela dans son carnet.

³² Ibid., p. 86.

³³ Ibid., p. 88.

Le lendemain seulement de cette rencontre, Renaud se présente à la rue Jacob. Le père de Claudine, furieux au début, se calme vite, car cet enjôleur sait comment s'y prendre avec les gens. Il parle de Malacologie avec le papa, il parle "chat" avec Fanchette et lui tripote le ventre comme s'il était un vieil ami de la maison. Claudine l'emmène dans sa chambre. D'un seul coup d'oeil, il fait le tour de la chambre. Voyant le nom de l'auteur d'un livre entr'ouvert, il trouve curieux que Claudine puisse lire des livres pareils. Celle-ci, courroucée et prête à pleurer, riposte qu'elle y lit tout.

"Tout. C'est peu! Ne cherchez pas à m'étonner, je trouve cela ridicule."³⁴

Et, l'appelant 'mon petit', Renaud lui prend la main, en signe de paix et la lui baise. Claudine subit l'impression de ce baiser, qu'elle compare à l'effleurement des lèvres de Marcel: celles de Renaud, bien posées sur sa main, lui font sentir la forme de la bouche. Doit-on voir là déjà l'ouverture de l'âme orgueilleuse de Claudine à l'amour? Continuons à 'fouiner' pour employer le mot de l'écrivain, dans ses réactions psychologiques.

Renaud parti, elle lit une lettre de Claire qui lui annonce son bonheur et son prochain mariage. Ces nouvelles provoquent chez Claudine un attendrissement nostalgique:

³⁴ Ibid., p. 101.

"Elle se marie, elle a dix-sept ans. Et moi [...
...] je n'ai personne ici, et même pas l'envie
de mal faire."³⁵

Claudine tombe dans une profonde mélancolie. Mais l'arrivée du jour et du soleil, lui font voir le ridicule de sa désolation du soir passé. La journée passe vite pour Claudine, préoccupée d'être belle. Elle s'attarde à compter, dans son cuveau, ses osselets et aussi à examiner son corps. Notre héroïne note avec plaisir qu'elle embellit, mais pas tout à fait à sa satisfaction. Il y a toujours la gorge qui lui manque. Les souvenirs, toujours les souvenirs la hantent. Claudine se revoit en compagnie de ses camarades de classe, qui, à la lisière des bois, échangeaient leurs vues sur la grosseur de leur poitrine. Il lui reste à espérer qu'un jour elle aurait cette poitrine tant désirée. Pour le moment, la sienne n'est guère qu'une poitrine de garçon.

Le soir venu, on sonne à la porte. C'est Marcel et son père qui viennent la chercher pour le concert. Sa réaction sera de trouver Renaud plus beau que Marcel.

Les voilà installés dans des fauteuils de balcon, au premier rang. Claudine est un peu gênée d'être si en vue. Son regard chercheur étudie la salle de concert qu'elle trouve laide et poussiéreuse, d'autant plus qu'elle sent une odeur de crottin. Elle commence à s'impatienter. L'oncle lui prend la main et la garde entre ses doigts. Enfin, l'orchestre

³⁵ Ibid., p. 104.

fait entendre les premiers accords de l'opéra. Les réactions de Claudine sont diverses. D'abord c'est une boule qui lui serre la gorge. Pour mieux se ressaisir, elle retire sa main de celle de son Oncle. Puis, c'est l'envie de rire qui la prend en écoutant la voix du baryton.

Pendant l'entr'acte, l'Oncle Renaud et Claudine, bras dessus, bras dessous, vont au foyer du théâtre. Là, l'Oncle fait des remarques piquantes sur les messieurs et les dames qui passent, sur tel académicien, qui s'est présenté à un dîner, ses deux bottines non reboutonnées.

"Pourquoi non reboutonnées, demande Claudine d'une candeur imitée."³⁶

"Parbleu, parce qu'il venait de ... Claudine, vous êtes insupportable! riposte l'Oncle."³⁷

car, il faut se rappeler qu'elle est bien renseignée sur l'amour. Ce n'est que l'expérience qui lui manque. Cet entretien piquant entre elle et son Oncle est interrompu par l'arrivée du critique musical, Maugis, celui qui d'après Claudine fait parfois:

" ... un salmigondis d'afféterie et de lyrisme..."³⁸

qu'elle ne comprend pas toujours.

"Bon vieillard, pourquoi amenez-vous Mademoiselle dans ce lieu équivoque? Il fait si beau au jardin des Tuileries avec un cerceau."³⁹

36, 37 Ibid., p. 113.

38 Cité par Anne A. Ketchum, op. cit. p. 115.

39 Colette, Claudine à Paris, p. 114.

A ces mots, elle le foudroie du regard, mais elle tient sa langue.

Le moment vient de quitter le théâtre. Marcel s'excuse d'avoir un rendez-vous avec des amis. L'oncle accompagne la jeune fille chez elle. Dans la voiture, à brûle-pourpoint, Claudine demande à son Oncle s'il a un métier. Oui, il a un métier, puisque c'est lui qui tient la chronique de la politique étrangère à la revue diplomatique. Claudine est confondue. Elle compare son père à celui de Marcel, non qu'elle n'aime le sien - mais celui-ci est parfois si bizarre - tandis qu'elle aurait adoré celui de Marcel. Elle éprouve un certain énervement. C'est la musique qui le veut pense-t-elle, mais aussi quelque chose d'autre. Elle ne précise pas encore cette autre chose qui la bouleverse au plus profond de son être. L'oncle, comme s'il avait compris ce qui se passait dans sa tête, l'enlace de ses deux bras. Claudine se sent bien sur son épaule, envahie par des idées romantiques. Voilà Claudine qui fait encore un pas dans le sentier de l'amour. S'en aperçoit-elle seulement?

Lendemain

Quelle agréable surprise pour Claudine de recevoir un gros sac de chocolats avec une lettre de l'Oncle. Il lui fait savoir qu'il sera en voyage pendant une dizaine de jours, et qu'après son retour, il lui consacrera d'autres sorties.

L'effet sur Claudine en est de lui faire penser qu'elle aurait aimé avoir un Oncle, au lieu de chocolat. N'est-il pas ridicule de sa part à lui de s'en aller juste au moment où elle commençait à l'aimer bien? Claudine prend plaisir à s'entendre parler de lui à haute voix. Pour cette raison, elle veut savoir ce que Mélie pense de lui.

"Ton oncle, ma guéline, c'est un bel homme. Un bon arcandier, pour sûr."⁴⁰

Sa pensée s'envole vers l'Oncle, qui s'est montré si tendre pour l'oublier si vite. Le seul mot d'oncle' impose fâcheusement à son esprit l'idée de la relation entre Luce et son oncle.

Dorénavant, Claudine appellera son oncle par son prénom - Renaud. Ce dernier la comprendrait mieux que tout autre mais, ajoute-t-elle,

"[...] Ça m'intimiderait de lui montrer tout de moi. Les yeux bleu foncé de ce cousin l'Oncle semblent déjà deviner tant de choses, ses beaux yeux gênants aux paupières bistrées et froissées, qui inspirent confiance ... pourtant, au moment même où ce regard-là dit: "Vous pouvez tout me raconter", un sourire, sous la moustache qui s'argente, m'inquiète soudainement."⁴¹

Retour de Renaud

Claudine et Marcel sortent ensemble pour boire un thé glacé, et prendre l'air frais. A brûle-pourpoint, Claudine demande à Marcel si son père est arrivé. Sur un ton acide,

⁴⁰ Ibid., p. 144.

⁴¹ Ibid., p. 180.

Marcel lui répond qu'il n'en a aucune idée, que son père est toujours préoccupé et, entre autres choses, qu'il aime les femmes. La jeune fille ressent un malaise de ce qu'elle vient d'entendre. Mais elle répond:

"Mon petit Marcel, franchement qu'est-ce que vous voulez que ça me fiche?"⁴²

Mais en prononçant ces mots, elle sait qu'elle ment, parce qu'elle veut cacher le sentiment qui la bouleverse. Tout à coup, derrière leur dos, une voix dit:

"Bonjour les enfants sages."⁴³

A cet appel, Claudine est prise au dépourvu. Elle se retourne brusquement et voit devant elle, l'Oncle avec Maugis. Il la regarde bien dans les yeux, et Claudine se sent prise d'une mollesse inconnue, sous laquelle elle fléchit. Renaud lui fait savoir qu'il viendra vers la fin de la semaine la chercher pour l'emmener au théâtre. Inutile de marquer l'impatience de Claudine pendant ces longs jours, dont elle compte les heures. Enfin, ce soir venu, Renaud vient seul, cette fois-ci. Il l'emmène au théâtre. Inutile aussi de dire que Claudine est amoureuse. Nous connaissons ses mouvements de coeur successifs depuis son premier envoi amoureux. Oui, elle est amoureuse de Renaud, si amoureuse qu'elle sent son estomac se contracter et qu'elle tremble. Cet homme, Claudine l'a vu cinq fois, mais elle le connaît depuis toujours.

42 Ibid., p. 190.

43 Ibid., p. 191.

Après le théâtre, Renaud l'emmène dans une brasserie, où la jeune fille, sous les vapeurs de l'Asti, voit son image dans le miroir. Elle se voit tout à fait dédoublée. La sage Claudine d'auparavant se trouve en face de la folle Claudine qui:

"... suit sa voie, avec l'infailibilité des fous et des aveugles."⁴⁴

La voilà tombée dans le tourbillon de l'amour.

"... cette force inéluctable devant laquelle on ne peut que se résigner."⁴⁵

Conclusion

Comme dans son premier livre, *Colette*, ici encore mêle la fiction et le réel. Dans *Claudine à Paris*, Colette met son cœur à nu. Devenue citadine, Claudine - Colette regrette le printemps joyeux de Montigny. Elle s'abandonne aux souvenirs de sa vie d'auparavant. L'absence des feuilles lui donne un profond sentiment de nostalgie de la campagne, ses camarades lui manquent, aussi bien que la vieille école délabrée. Néanmoins, peu à peu, la vie suit son cours. Les souvenirs d'auparavant sont remplacés par de nouvelles sensations provoquées par le contact avec les Parisiens. Dans son livre *l'Art de Colette*, Trahard écrit:

44, 45 Cité par Anne A. Ketchum, op. cit., p. 114.

"On reproche à Colette de n'être pas psychologue, sous le prétexte qu'elle s'en tient presque toujours à la sensation. En admettant que le reproche soit en partie mérité, il tombe ici à faux ..."⁴⁶

C'est ce que nous soutiendrons nous-mêmes, car 'Claudine à Paris' est une histoire psychologique d'un bout à l'autre. C'est l'épanouissement d'un coeur jeune sous l'amour, et l'écrivain a suivi pas à pas le développement de ce sentiment chez son héroïne. Une progression psychologique se révèle par les mots, les gestes, les dispositions, l'humeur changeante de celle-ci, du début jusqu'à la fin du livre. Colette ne décrit-elle pas les étapes de l'amour en connaissance de cause? De ce point de vue, 'Claudine à Paris' est un livre vrai, car à travers ces pages, on entend la voix de la romancière qui nous fait ses confidences. Si quelques pages dénotent une certaine vulgarité, c'est à cause de l'influence de Willy, cet avide incurable, qui aurait vendu son âme au diable pour de l'argent.

Colette dans 'Claudine à Paris', n'est pas sans sous-entendre certaines appréciations morales. A propos notamment de la relation de Marcel et de Charlie dont elle nous dit que c'est une maladie. La tante Coeur, parangon des vertus bourgeoises, a élevé son petit-fils d'une manière contraire à sa nature d'homme. Son fiasco dans l'éducation de Marcel

⁴⁶ Pierre Trahard - L'Art de Colette, Paris, Jean Renard, 1941, p. 91.

se résume dans ces mots: il n'est bon qu'à servir le thé dans un salon. Mélie, issue de la classe ouvrière, parle pour la nature brute, telle quelle, sans façon, rude, exigeante. N'est-ce pas elle qui s'arrange pour trouver un matou pour Fanchette quand la nature le demande?

Il y a aussi le cas de Renaud, beaucoup plus âgé que l'héroïne: tôt ou tard, cette différence d'âge finira par creuser un abîme insurmontable entre Claudine et lui. La morale de Colette est implicite. C'est au lecteur de la saisir. La romancière met l'accent sur l'amour, dominant le livre, l'amour qui aveugle celui qui tombe sous son empire. Claudine nous dit:

" ... je souris de pitié quand j'approche, en pensée, les joues délicates de Marcel des tempes froissées de Renaud."⁴⁷

Mais peu importe que les tempes de Renaud soient froissées. Il se laisse-t-elle pas toucher par Eros? Au terme de ce chapitre, pour marquer une dernière fois l'état de Claudine, nous rapporterons ses derniers mots:

"Et nous retournons dans ma chambre, moi toute serrée dans son bras, lui qui n'emporte comme s'il me volait, tous deux ailés et bêtes comme des amoureux de romance..."⁴⁸

Trouve-t-elle le vrai amour? Trouve-t-elle en Renaud ce à quoi son coeur aspire? Voilà qui restera à analyser, dans les chapitres ultérieurs.

⁴⁷ Cité par Anne A. Ketchum, op. cit., p. 116.

⁴⁸ Colette, Claudine à Paris, p. 248.

CHAPITRE III

Claudine en ménage

... ne ferme pas les yeux, je
t'en supplie, je te le défends....
Leur tournoiement m'appartient....
Et moi toute." "Moi toute? Non!
La fêlure est là."¹

Le jour du mariage

Nous avons laissé Claudine dans les bras de Renaud, enivrée d'amour. Nous la retrouvons mariée depuis dix-huit mois. Ses sentiments sont ceux d'une jeune femme désenchantée, car elle sent qu'il y a quelque chose qui ne va pas dans son mariage, quelque chose qui lui manque et dont son mari ne se rend pas encore compte. Pour mieux saisir cette fêlure, commençons par analyser ses réactions psychologiques, dès le premier jour de son mariage avec Renaud.

Après des fiançailles de trois semaines, où elle est follement éprise de Renaud, voilà le grand jour qui arrive, le jour de son mariage, qui marque le tournant le plus significatif de sa vie. La présence constante de Renaud et ses nombreuses caresses, finissent par lui donner:

"...une mine aiguë de chatte brûlante".²

¹ Colette, Claudine en Ménage, Paris, Le Livre de Poche, 1967, p. 15.

² Ibid., p. 7.

Elle ne comprend pas pourquoi Renaud est si réservé pendant les fiançailles, et pourquoi il met entre lui et elle une distance qu'elle ne peut pas surmonter et qui l'irrite, parce qu'elle a hâte de goûter le fruit délicieux qu'Eros lui tend. La cérémonie des noces la rebute. D'après Claudine, il aurait été plus facile d'avoir Renaud dans sa chambre, où elle fit tous ses rêves de jeune fille, mais, pense-t-elle, il y a l'inconvénient de son lit-bateau trop petit pour eux deux. Le jour de la cérémonie arrivé, Claudine se lève de mauvaise humeur. Elle se plaint de tout. La traîne de sa robe est trop lourde, son chocolat est trop chaud; Mélie, prête de bon matin, l'irrite. Son agacement porte contre les témoins de Renaud, aussi bien que contre les siens. Quant à son père, distrait comme toujours, il oubliait que sa fille se mariait. Claudine, sous son voile sentait:

"...une étouffante impression d'irréel; Renaud, lui-même, devenu distant et sans épaisseur."³

Son état psychologique est fait de son irritabilité, de sa nervosité, de son impatience à cause de la longueur de cette journée d'été, et de la lenteur à venir de la nuit. Elle s'en explique elle-même ainsi:

"Ah! que mon ami aimé me prenne vite et qu'il me délivre de cette appréhension sottée, qui n'est ni de la peur ni de la pudeur."⁴

³ Ibid., p. 10.

⁴ Ibid., p. 11.

Enfin, la nuit venue, dans l'appartement où Renaud l'emmène, tandis que celui-ci l'éloigne de lui pour la contempler, c'est Claudine qui fait les avances. Suppliante, elle lui dit:

Oh! s'il vous plaît, dépêchez-vous!"⁵

Enfin, sous les caresses de Renaud, Claudine n'accomplit pas seulement son devoir conjugal, qui lui faisait un peu peur. Elle connaît aussi la volupté sentie et donnée.

"La volupté m'apparut comme une merveille foudroyante, et sombre."⁶

L'attrait physique réciproque existant entre Claudine et Renaud sera-t-il suffisant pour que l'amour subsiste? Pour mieux saisir la pensée et les réactions psychologiques de Claudine, nous tenterons d'esquisser le portrait de Renaud.

Renaud

Il a été déjà signalé dans les chapitres précédents qu'un des besoins de Claudine était de fouiner, selon le mot de Colette, dans le moi profond de ceux qui l'entourent. Comment voit-elle celui qu'elle aime à la folie? D'après ce qu'elle nous laisse savoir, au physique Renaud est beau, très beau même. Il a la peau lisse, tout comme Luce. Claudine est fascinée par son regard, ses beaux yeux sombres et son nez

⁵ Ibid., p. 12.

⁶ Ibid., p. 17.

courbé. Il a aussi un menton qu'il aime montrer avec une coquetterie féminine. Claudine l'évoque encore ainsi:

"Ses grands bras s'attachent aux épaules par une rondeur féminine où je pose ma tête, la nuit et le matin, longtemps."⁷

"Et ses cheveux couleur de grèbe, ses genoux étroits, et la chère poitrine qui respire lentement marquée de deux grains de bistre, tout ce grand corps où je fis tant de découvertes passionnantes."⁸

Une autre qualité que Claudine lui attribue, c'est la force et cela lui fait penser par analogie à sa camarade de classe Anaïs, qui serrait ses grandes mains dans des gants trop étroits. En résumé, Renaud est grand de corps, beau, mais dans la deuxième phase de sa beauté, parce que les fils d'argent, qui s'accusent sur ses tempes et sur sa chevelure, se font de plus en plus distincts et dénoncent son âge. Il est physiquement fort, mais il manque de volonté. Avant son mariage, Claudine avait espéré trouver dans Renaud quelqu'un qui aurait dominé la sienne, aussi bien que ses caprices, qui aurait pu lui imposer son autorité, en un mot, elle avait souhaité un maître. Il est vrai que son mari a su asservir son corps mince et long. Mais Claudine lui reproche de dire 'oui' facilement à tout ce que sa jeune épouse lui demande. Elle souffre de son manque d'autorité.

⁷ Cité par Robert D. Cottrell, Colette, New York, Frederick Ungar Publishing Co., 1974, p. 35.

⁸ Colette, Claudine en Ménage, p. 15.

"La volonté, la ténacité de Renaud! Il est plus souple qu'une flamme, brûlant et léger comme elle, et m'enveloppe sans me dominer."⁹

Aussi, Renaud possède une certaine féminité qui transparaît dans son apparence, dans ses gestes, ce qui, pour Colette, est une marque de faiblesse. Le personnage de Renaud serait selon la romancière:

"...plus creux, plus léger et vide que ces pommes de verre filé pour orner les arbres de Noël et qui s'écrasent dans la main en paillettes étamées."¹⁰

Claudine aime son mari, mais cette féminité chez lui l'agace, parce qu'elle se sent plus simple et plus brutale. Beau, puissant, creux, vide, léger, coquet, voilà les qualificatifs attachés par Claudine à son mari. L'amalgame de toutes ces épithètes peut-il faire le bonheur de Claudine, elle qui est spontanée, sombre, passionnée.

Pour mieux saisir les réactions psychologiques de la jeune épouse, nous tâcherons maintenant d'analyser leurs rapports mutuels dans leur vie quotidienne.

A Montigny

Après un voyage de nocés de quinze mois, Claudine, fatiguée des trains, des hôtels, des déplacements incessants a finalement demandé grâce. Elle veut rentrer en France. Au retour

⁹ Cité par Robert D. Cottrell, op. cit., p. 34.

¹⁰ Cité par Maria Le Hardouin, Paris, op. cit., p. 60.

d'Allemagne, Claudine demande à revoir Montigny. Renaud, amoureux de sa jeune épouse, consent à y aller, car il ne lui refuse rien. Dans le train-omnibus, Claudine est toute attention à l'approche des lieux chéris. Tout apparaît à son imagination, avant même qu'elle arrive. Enfin, voilà la tour qui prend corps au fond du paysage. Elle la montre du doigt à Renaud, ainsi que le village dont les maisons semblent dégringoler sous elle. L'effet de la vision est si grand que Claudine doit s'appuyer à l'épaule de son mari. Tout le passé se déroule devant elle. Et, pendue au cou de son mari, elle cherche à ce moment sa raison de vivre. C'est à Renaud, de la retenir, pense-t-elle. Claudine jette un regard scrutateur autour d'elle et elle examine avec soin son pays, afin de voir si on y a touché. Elle note les changements qui ont eu lieu pendant son absence: ici une porte neuve, là des bois coupés. Enfin, elle voit ses sapins à elle, qui n'ont pas grandi. (C'est Colette qui souligne.) Renaud est complètement désarmé devant l'allégresse de sa jeune épouse.

"...épousez donc une petite fille fiérote et sauvageonne, pour qu'elle vous trompe avec un chef-lieu de canton qui compte 1847 habitants!"¹¹

Ils s'acheminent tous deux vers l'école. Claudine est toujours poussée par la curiosité de voir le couple Aimée et Mlle Sergent, dont elle a tant parlé à Renaud. Elle constate qu'on ne la

¹¹ Colette, Claudine en Ménage, p. 25.

reconnait plus quand elle traverse les rues de Montigny. Les voilà devant l'école qui paraît à Renaud comme une caserne. Ils entrent dans la cour, où ils ne voient personne. Puis, ils ouvrent la porte d'entrée et pénètrent dans le couloir. L'odeur, qui s'exhale des salles de classe, odeur mêlée de craie, d'encre, de poussière, tout cela soulève une émotion singulière en Claudine. Elle revit son passé, tout vivant devant elle. Soudainement, un bruit léger de pas qui approchent la fait se retourner. L'image de Luce surgit dans sa mémoire. Ce n'est pas Luce, mais une jolie enfant d'une quinzaine d'années, aux yeux doux comme ceux d'une biche, aux joues roses comme des pêches mûries. Claudine lui demande où peut donc être Mlle Sergent. Pomme, c'est le nom de la pensionnaire, répond qu'elle n'en sait rien. Renaud amusé par toute cette "Claudinerie", et qui épiait tous les mouvements de sa femme, en entendant ce nom de 'Pomme' lui dit:

"Tu entends, Claudine? Pomme! elle se fera croquer, avec ce nom-là. Quelle chance que je ne sois qu'un vieux monsieur hors d'âge!..."¹²

Nous venons de donner cette citation, parce qu'elle nous révèle le sentiment de Renaud. Il se sent déjà un peu vieux pour de toutes jeunes filles comme Pomme. Un rapprochement doit être fait ici entre Renaud et Willy, le premier mari de Colette, ce Don Juan si redoutable. Claudine est amusée par la con-

¹² Ibid., p. 30.

versation entamée entre Mlle Sergent et son mari. Ils 'cordent' bien, se dit-elle. Tout d'un coup, ses oreilles cueillent les mots suivants:

"C'était un terrible garçon, Monsieur, et longtemps je n'ai su qu'en faire [...] L'escalier qui conduit ici, je ne le lui ai jamais vu descendre autrement qu'à cheval sur la rampe."¹³

Claudine s'est approchée de la table où, auparavant, elle s'asseyait à côté de Luce. Un reste d'inscription a sauté à ses yeux, son nom écrit à demi et celui de son amie aussi. Claudine a mal retenu son émotion. Écoutons la exprimer cette réaction:

"Y ai-je mis mes lèvres? Je ne l'avouerai pas... En regardant de si près, ma bouche aura effleuré ce bois couturé... Mais, si je voulais ne pas mentir, je dirais, maintenant que je me rends compte, je dirais que j'ai méconnu bien durement la tendresse servile de cette pauvre Luce, et qu'il m'a fallu deux ans, un mari, et le retour à cette école, pour comprendre ce que méritaient son humilité, sa fraîcheur, sa douce perversité offerte."¹⁴

Les politesses faites, Renaud montre encore une fois de l'intérêt pour Pomme. Mlle Sergent lui apprend que c'est une pensionnaire qui passe ses vacances à l'école, après avoir raté son examen.

Enfin, voilà les jeunes mariés, installés dans la chambre de la favorite, Aimée, absente pendant les vacances. Accoudée à la fenêtre, Claudine montre à son mari, le toit de la maison

¹³ Cité par Jean Larnac, Colette, sa vie, son oeuvre, Paris, "Les Documentaires", Simon Kra, 1927, p. 34.

¹⁴ Colette, Claudine en Ménage, p. 31.

où on fabrique des pots qu'on envoie à Paris.

"Vrai, mon petit pâtre bouclé? Moi qui suis un vieil homme, j'ai bu une fois ou deux dans ces pichets-là".¹⁵

Une seconde fois, nous entendons Renaud affirmer qu'il est un vieil homme. Est-ce que son âge lui sert d'excuse pour son libertinage commencé avec les jeunes filles? Qu'en pense Claudine? Nous verrons l'effet sur elle de la conduite de son mari. A ce moment, quelqu'un frappe à la porte. Pomme, tout essoufflée trimbale la pesante valise de Renaud. L'empressement de ce dernier à lui prendre la valise des mains, n'échappe pas de l'oeil scrutateur de Claudine. Son mari commence à taquiner l'écolière. Il lui pose des questions impertinentes, lui demande par exemple si elle est mariée, rien que pour saisir les émotions de la jeune pensionnaire. Finalement, devinant les goûts de Pomme, il lui demande si elle aime les bonbons. Assurément, qu'elle les aime! Renaud sort et quand, peu après, il revient, ses mains sont pleines de sacs de bonbons, des chocolats, de toutes ces douceurs qui font la joie des jeunes filles. Claudine est étonnée en voyant toute cette quantité de douceurs. Tant pis, pense-t-elle, elle les aime aussi. Son mari s'arrête devant Pomme; assurément c'est elle qui l'attire. Il lui demande si elle veut des bonbons. Le prompt 'oui' de Pomme ravit ce 'vieux' Renaud.

¹⁵ Ibid., p. 34.

(C'est nous qui soulignons). Elle peut avoir des bonbons à une seule condition, de l'embrasser.

"Tu permets, Claudine?"¹⁶

Nous nous demandons, pourquoi Renaud demande la permission de Claudine? Qu'est-ce qu'il cherche dans ce baiser? Veut-il exciter la jalousie de Claudine? Pour le moment, notons seulement les premiers indices de sa conduite envers d'autres femmes, seraient-elles des jeunes filles, comme Pomme. A la voix de Mlle Sergent qui dit aux élèves d'aller se coucher, Claudine et Renaud se retirent eux-mêmes dans la chambre de l'adjointe. Levée dès six heures et accoudée à la fenêtre, Claudine regarde la brume lumineuse qui ondule au-dessus des bois. Elle prête attention au son de l'enclume, qui se répand dans l'air. Son regard s'arrête sur Renaud. Il n'est pas laid de bon matin, pense-t-elle. A la question de Renaud: quand vont-ils quitter Montigny:

Si vite? s'échappe de la bouche de Claudine. Il rétorque: "Si vite. Tu n'es pas assez à moi dans ce pays. Tu me trahis avec tous les bruits, toutes les odeurs, tous les visages retrouvés; chaque arbre te possède..."¹⁷

Mais en son coeur, Claudine sait que ce présent est son passé déjà. Ils se mettent d'accord pour quitter Montigny dans quelques heures. Claudine et Renaud décident d'aller réveiller les petites et de les régaler des bonbons. Lui en pyjama bleu, elle en chemise de nuit blanche, sur la pointe des pieds,

¹⁶ Ibid., p. 41.

¹⁷ Ibid., p. 47.

ils entrent dans le dortoir. A la vue de toute cette fraîcheur endormie, Renaud est séduit comme Claudine d'ailleurs. Mais, d'après notre héroïne, il l'est autrement aussi. Renaud s'approche du lit de Pomme, décidément sa préférée. Et puisque le soir précédent Pomme a eu beaucoup de bonbons à cause du baiser qu'elle lui avait donné, elle lui en donne encore un, dans le but de s'emparer du sac de bonbons tenu haut par Renaud. La réaction de Claudine est que ce jeu entre Pomme et Renaud commence à l'agacer. Ce n'est pas qu'elle soit jalouse de Pomme, mais elle en veut un peu à son mari à cause de sa frivolité. "Il excelle à ne jamais se livrer, à glisser, à m'envelopper de tendresse évasive."¹⁸

A la sortie du dortoir, ils rencontrent Mlle Sergent. Claudine lui présente ses excuses pour leur intrusion dans le dortoir des pensionnaires. D'une voix surnoise, Mlle Sergent lui répond:

"Et j'y veux voir de la part de votre mari une gâterie toute ... paternelle."¹⁹

Claudine ne lui pardonnera pas ce coup d'épingle. En pèlerinage devant sa maison, Claudine retient à peine ses larmes. D'une voix pleine de sanglots elle dit à son mari:

"Allons-nous-en, j'ai des peines..."²⁰

18 Ibid., p. 57.

19 Ibid., p. 53.

20 Ibid., p. 53.

Ainsi, son arrivée à Montigny a soulevé un flot de souvenirs de son passé si proche, et pourtant si lointain. Claudine regrette d'être venue. L'orgueil, l'amour, les regrets, tout est mélangé dans sa tête. Elle a voulu montrer son beau mari. Pourtant, avoue-t-elle:

"...me voici tout angoissée et petite, ne sachant plus bien où est ma vraie demeure, le coeur par terre entre deux gîtes."²¹

Un parallélisme entre l'auteur et l'héroïne peut être établi. C'est une note des plus poignantes que Colette, par son héroïne, nous fait entendre. La déroute de Claudine fut sa propre déroute à elle, quand Colette, déracinée de son sol natal dut quitter La Puisaye, au bras de Willy. Larnac, dans son livre, Colette, sa vie, son oeuvre, exprime mieux que tout autre la nostalgie chez l'écrivain de son paradis d'enfance.

"Sincères, émouvantes sont ces pages, les plus belles du livre, car, chaque fois que Colette s'est simplement sans pose, penchée sur son enfance, elle a rapporté de sa méditation les évocations les plus prenantes et les plus durables. Ses souvenirs de prime jeunesse [...] surgissent au moindre choc, éveillant avec eux le regret mélancolique, un regret semblable à celui de Loti ressuscitant avec angoisse les heures passées qui ne reviennent jamais."²²

Claudine prend congé de son pays et de sa jeunesse, sur la bouche frémissante d'Hélène, la pensionnaire qui lui a le plus rappelé Luce.

²¹ Ibid., p. 54.

²² Jean Larnac, op. cit., p. 73.

Claudine et Renaud

Claudine et Renaud sont toujours en voyage, lui, par amour du voyage même, elle, par amour pour lui. Elle le suit partout. Pourtant, Claudine ne se sent nulle part chez elle, et pour traduire ce qu'elle éprouve nous la citerons elle-même:

"[...] je me sens, au pied, un fil dont l'autre bout s'enroule et se noue au vieux noyer, dans le jardin de Montigny."²³

La force des sentiments qui l'attachent à son enfance et à sa jeunesse, nous est connue déjà. Mais Claudine est toujours en train d'analyser les faits et gestes de Renaud, aussi bien que ses propres réactions psychologiques. C'est sur ces dernières que nous allons porter notre attention. Nous relèverons d'abord des incidents insignifiants à première vue, mais qui finissent par créer un abîme de solitude entre la femme et l'homme.

Un soir, dans un restaurant, Renaud fixe son regard sur une dame solitaire, assise en face de lui. Claudine lui demande s'il la connaît, parce qu'il vient de lui sourire. Non, il ne la connaît pas. Et comme s'il s'adressait à quelque homme et non pas à sa propre femme, il lui dit d'un ton léger:

"Mais comme elle a une jolie silhouette, ne trouves-tu pas?"²⁴

²³ Cité par Louis Forestier, Chemins vers La Maison de Claudine et Sido, Paris, Société d'Édition d'Enseignement Supérieur, 1968, p. 19.

²⁴ Colette, Claudine en Ménage, p. 18.

Claudine fronçe ses sourcils et ne dit rien. Elle n'est pas contente de le voir s'intéresser si ostensiblement à une femme qu'il ne connaît pas, et cela en sa présence.

[...] "Oh! Claudine! prie-t-il ... laisse-moi croire encore qu'on peut regarder sans dégoût ton vieux mari; il a tant besoin d'avoir un peu confiance en lui-même! Le jour où les femmes ne me regarderont plus du tout..."²⁵

Ces paroles choquent la jeune femme.

"En parlant de moi, il dit: "les femmes."²⁶

Ainsi, pense-t-elle, l'adultère, l'habitude de vivre dans des grandes villes, les mauvaises fréquentations pétrissent l'homme, qu'une jeune mariée de dix-neuf ans doit découvrir petit à petit. Son coeur reçoit une première égratignure, très légère, sans doute. Sa réaction est de lui trouver l'âme d'une fille coquette, légère et sans conséquence. Comme elle aurait aimé le respecter, le redouter un peu! Malheureusement elle ne le peut pas. Pour lui, Claudine n'est qu'une autre femme. Mais pour Claudine, il est tout, l'amant bien aimé. Il est bien vrai que Renaud sait la faire vibrer sous son archet vainqueur. Elle nous le dit elle-même:

"Renaud m'a découvert le secret de la volupté donnée et ressentie, et je le détiens, et j'en jouis avec passion, comme une enfant d'une arme mortelle."²⁷

25 Ibid., p. 19.

26 Ibid., p. 19.

27 Ibid., p. 58.

Tandis que le mari paternel la console quand elle fait quelque gaffe enfantine, l'ami lui offre ce refuge dont elle a besoin dans sa détresse. Claudine remarque que la crainte de vieillir dévore son mari, qui épie devant le miroir les fines rides au coin de ses yeux. Elle constate aussi que:

"[...] ce même homme trépidé dans le présent et pousse, fiévreux, Aujourd'hui vers Demain."²⁸

Claudine s'attarde à son passé, et le mariage lui donne des manières de raisonner plus mûres que celles de son âge. Un détail significatif est le sentiment en elle d'une corruption progressive, sous l'influence de ce Parisien dépravé. Nous lui appliquons cette épithète en plus de toutes celles figurant plus haut, parce que dans l'intimité conjugale il dénote un goût pervers.

"La vérité, c'est que Renaud aime le bavardage des miroirs et leur lumière polissonne, tandis que je les fuis, dédaigneuse de leurs révélations, chercheuse d'obscurité, de silence et de vertige..."²⁹

Les moeurs légères et dépravées de Renaud la choquent. Pourtant, elle ne sait pas et ne peut pas se défendre contre cette séduisante frivolité qui l'entraîne malgré elle:

"Il y a certains baisers qui sont des "Sésame..." et après lesquels je ne veux plus rien connaître que la nuit, la nudité, la lutte silencieuse et vaine pour me retenir, une minute encore, une minute au bord de la joie."³⁰

28 Ibid., p. 62.

29 Ibid., p. 82.

30 Ibid., p. 94.

Nous ne pouvons pas passer sous silence le rapprochement qui s'impose entre Colette et son héroïne. Ces pages sont en effet d'une subjectivité marquée. Ce n'est plus là simple fiction, mais l'expression sincère des sentiments de la romancière, qui nous livre une page de sa vie conjugale de jeune mariée. Plus tard, après son divorce, dans Mes Apprentissages, Colette écrit au sujet de Willy:

"Ma vie de femme commence à ce joueur. Grave rencontre, pour une fille de village."³¹

Et encore:

(...) La brûlante intrépidité sensuelle jette à des séducteurs mi-défaits par le temps de petites beautés impatientes [...]. Le corrupteur n'a même pas besoin d'y mettre le prix sa proie piaffante ne craint rien..."³²

Guidée par ses sensations, Claudine glisse sur une pente périlleuse. Son amertume de la frivolité de Renaud, se fait plus grande d'un jour à l'autre.

De Retour à Paris.

Rentrés à Paris de leur long voyage de lune de miel, Claudine et Renaud s'installent dans l'appartement que ce dernier vient de meubler, dans le plus petit détail, puis- qu'elle nous laisse savoir qu'il est plus femme qu'elle. Renaud

³¹ Cité par Madeleine Raaphorst-Rousseau, Colette, Sa vie, son oeuvre, Paris, A.G. Nizet, 1964, p. 46.

³² Ibid., p. 48.

se sent tout à fait à l'aise. Il est chez lui. Néanmoins, la jolie maison, le confort d'une demeure bourgeoise, les services d'un domestique, d'une cuisinière n'impressionnent pas la jeune mariée. Quant aux amis de son mari, sa réaction instinctive est une aversion craintive envers ces Parisiens qui inondent leur domicile une fois par semaine. Un petit détail la choque: c'est que tout le monde appelle son mari par son prénom, Renaud tout court. Elle fuit les visites que reçoit son mari.

"Au premier coup de sonnette, je bondis sur mes pieds et je cours m'enfermer dans le rassurant cabinet de toilette."³³

N'entendons-nous pas ici la voix de la romancière, fidèle à son enfance? Colette sautait par la fenêtre dans le jardin pour s'y cacher, quand il y avait des visites chez ses parents.

Quand Renaud insiste sur la nécessité de sa présence, Claudine s'assied au salon et fait visite (C'est Colette qui souligne). Ce n'est pas elle qui reçoit. Elle reste là assise dans un mutisme gênant, les yeux soupçonneux et doux. Son état est celui d'une personne mal apprivoisée par Paris. Elle ne se sent pas chez elle et tout le malheur est là.

"Non! J'habite ici chez un monsieur, un monsieur que j'aime, soit, mais j'habite chez un monsieur."³⁴

³³ Cité par Jean Larnac, op. cit., p. 72.

³⁴ Colette, Claudine en ménage, p. 68.

"Assise et désœuvrée, ma songerie m'emporte, long-temps. Puis une heure sonne, je ne sais pas laquelle, et me met debout, incertaine du temps présent. Je me retrouve devant la glace de la cheminée, épinglant à la hâte mon chapeau ... pour rentrer."³⁵

Où rentrer? Voilà le grand dilemme de Claudine. Elle n'a plus de demeure, ni à Montigny, ni à Paris. Son état est celui du désespoir, de l'écroulement intérieur. Où se réfugier?

"En moi. Creuser dans ma peine, dans ma peine déraisonnable et indicible, et me coucher en rond dans ce trou."³⁶

Anne Ketchum, dans son livre Colette ou la naissance du jour, exprime mieux que tout autre l'état psychologique de Claudine.

"Cette irruption du désespoir couronne tragiquement le sentiment d'étrangeté qui n'a cessé d'habiter Claudine depuis son départ de Montigny - sentiment que l'être même qui eût pu tout sauver ne fait qu'attiser."³⁷

Dans une tentative désespérée pour vaincre ce sentiment de désespoir et de solitude, Claudine cherche l'évasion dans l'amour équivoque.

Claudine et Rézi

Dans une des réceptions de son mari, Claudine est présentée à la femme d'un officier en retraite, Rézi Lambrook. Pour souligner le charme de Rézi, Claudine nous la présente ainsi:

³⁵ Cité par Anne A. Ketchum, op. cit., p. 119.

³⁶ Cité par Robert D. Cottrell, op. cit., p. 40.

³⁷ Anne A. Ketchum, op. cit., p. 119.

"...j'aperçois vite une des plus réelles raisons de son charme: tous ses gestes, volte des hanches, flexion de la nuque, vif haussement d'un bras vers la chevelure, balancement orbiculaire de la taille assise, tracent des courbes si voisines du cercle que je lis le dessin, anneaux entrelacés, spirales parfaites des coquilles marines, qu'ont laissé, écrits dans l'air, ses mouvements doux."³⁸

Chose curieuse, Claudine, toujours sur ses gardes devant les invités, ne ressent aucune aversion contre cette jolie femme qui pirouette sur ses talons, et vient s'asseoir tout à côté d'elle. Elle n'essaye pas non plus d'échanger de ces politesses froides coutumières entre femmes. Après une quinzaine de minutes, Claudine en sait déjà beaucoup sur l'origine, la situation matérielle de Rézi, son mariage avec un Anglais, etc. Un geste de cette dernière fait sursauter Claudine. Rézi vient de caresser, de ses doigts, sa nuque découverte, d'une manière tout à fait nonchalante. Deux semaines plus tard, les deux femmes se sentent très proches. A leur quatrième entrevue, Rézi lui confie:

"Je raffole de trois choses, Claudine: des voyages, de Paris ... et de vous."³⁹

La réaction de Claudine est de lui serrer les doigts. Les jours s'écoulaient l'un après l'autre. Claudine se surprend à attendre, attendre quoi? Elle est dans l'attente de quelque chose qui n'est pas bien défini encore. Un autre jour, Rézi

³⁸ Cité par Robert D. Cottrell, *op. cit.*, p. 38.

³⁹ *Ibid.*, p. 103.

lui fait cet aveu:

"Claudine, ce n'est pas la même chose ces hommes qui me frôlent...et vous."⁴⁰

Ca y est! L'avance est faite. Claudine mordra-t-elle l'hameçon jeté par Rézi? Poussée par une curiosité ambiguë, Claudine lui pose cette question:

"...dites-moi au moins, Rézi, pourquoi vous me voyez sans déplaisir."⁴¹

La réponse spontanée de Rézi fait tressaillir Claudine.

"Pourquoi je vous aime? [...] parce que votre geste rude accompagne bien votre douce voix; parce que votre sauvagerie s'humanise avec moi; parce que vous rougissez, pour une de vos pensées intimes qu'on devine ou qui s'échappe comme si une main effrontée s'était glissé sous vos jupes..."⁴²

L'entrée de Renaud met fin à cette effusion de sentiments.

A la vue de ce bel homme, Rézi lui jette aussi ses filets, mais Claudine qui comprend sa petite manoeuvre, intervient en lui disant:

"Qui, je vous défendrai...de vous laisser consoler par Renaud."⁴³

L'attachement de Claudine à cette créature se fait plus fort d'un jour à l'autre, d'autant plus que la vie factice qu'elle mène à Paris, l'y incline. Psychologiquement, elle n'aime

⁴⁰ Ibid., p. 106.

⁴¹ Ibid., p. 106.

⁴² Ibid., p. 107.

⁴³ Ibid., p. 109.

pas Rézi. D'instinct, elle sent que cette dernière n'est pas sincère et selon les termes de Colette, elle cacherait 'cent petites horreurs'. Tout de même, elle se laisse entraîner par la tentation, soit par curiosité, soit sous l'influence de son mari qui déclare:

"à certaines femmes, il faut la femme pour leur conserver le goût de l'homme."⁴⁴

A quoi répond l'observation de Claudine:

"Je ne puis entendre ce que vient de dire mon mari que comme un paradoxe qui flatte et déguise son libertinage un tantinet voyeur."⁴⁵

Enfin le moment vient où Rézi feint la maladie rien que pour attirer Claudine près d'elle. La déclaration d'amour est faite par Rézi. Il est important de marquer la réaction psychologique de Claudine, afin de mieux pénétrer dans son 'moi' profond. Écoutons-la:

"Elle ne sait pas que tout, en moi, remue comme un nid affolé, et que la joie me submerge... Joie d'être aimée et de me l'entendre dire, joie avare d'un bien perdu et retrouvé, orgueil victorieux de me sentir autre chose qu'un jouet excitant..."⁴⁶

Comment ne pas lire derrière ces mots l'amertume profonde de Claudine de sa condition de femme. Elle se perd dans le vertige de la volupté avec Renaud tout en souffrant de sa soumission aux caresses. Claudine se sent comme un jouet dont

⁴⁴ Ibid., p. 123.

⁴⁵ Ibid., p. 123.

⁴⁶ Ibid., p. 137.

Renaud se sert pour son propre plaisir et qu'il met de côté quand il le veut, pour chercher de nouveaux horizons, de nouvelles sensations près d'autres femmes. Et voilà que la joie la submerge, joie de se sentir voulue pour elle-même, de se sentir aimée. Elle cherche l'évasion, elle cherche le besoin de se réfugier près de Rézi. Et son lien avec cette femme, s'établit avec le consentement de Renaud. Ce dernier s'empresse de la parer, de lui trouver même le 'nid' où les deux femmes se retrouvent. Moralement Claudine ne se sent pas vicieuse, parce que selon elle:

"le vice c'est le mal qu'on fait sans plaisir."⁴⁷

Trouve-t-elle le bonheur auquel elle aspire auprès de Rézi?

"Ah! Comme je suis loin d'être heureuse! Et comment alléger l'angoisse qui m'opprime?"⁴⁸

Un parallélisme entre Claudine et la romancière peut être établi. En effet, Colette comme son héroïne, après son divorce avec Willy, a été tentée par Lesbos. Plus tard, dans son livre, La Vagabonde, Colette s'est ainsi exprimée sur cette sorte d'amour:

"Deux femmes enlacées ne seront jamais pour l'homme évoqué qu'un groupe polisson, et non l'image mélancolique et touchante de deux faiblesses, peut-être réfugiées aux bras l'une de l'autre pour y dormir, y pleurer, y fuir l'homme souvent méchant et goûter, mieux que tout plaisir l'amer bonheur de se sentir pareilles, infimes, oubliées."⁴⁹

47 Ibid., p. 146.

48 Ibid., p. 188.

49 Cité par Madeleine Raaphorst-Rousseau, op. cit., p. 162.

Claudine souffre, mais que faire? Elle ne le sait pas. Les gentilleses de Renaud pour Rézi deviennent de plus en plus grandes. Après une maladie de deux semaines, Claudine se sent mieux. Quand elle est seule, dans sa chambre, une idée lui traverse l'esprit comme un éclair. Renaud s'est fait très beau aujourd'hui, assurément pas pour elle. Rézi! Voilà! le soupçon est là, il faut qu'elle sache la vérité. Elle va directement à l'endroit où son instinct la pousse. Ils sont bien là, Renaud et Rézi dans un embarras assez compromettant.

"Je bondis, et d'instincts, je me mets à fuir, comme Rézi. Seulement, moi, c'est moi que je fuis."⁵⁰

Elle fuit ce 'moi' souillé, flétri et saignant. On lui a fait du mal, un mal salutaire? se demande-t-elle. Claudine s'en va à Montigny. Rézi l'a guérie à jamais des femmes. Pensant à son mari, elle se blâme elle-même de n'avoir rien fait, pendant ces dix-huit mois de mariage, qui lui aurait fait mieux comprendre sa Claudine.

"J'en ai voulu plus d'une fois à Renaud de mon propre silence..."

"J'ai mis de l'égoïsme à souffrir sans chercher de remède; de l'orgueil routinier à blâmer silencieusement... il m'aimait assez pour me conduire."⁵¹

L'espoir salutaire, seul fidèle compagnon de l'homme, se loge dans le coeur de Claudine. Tout est à recommencer, se

⁵⁰ Colette, Claudine en ménage, p. 212.

⁵¹ Cité par Anne Ketchum, op. cit., p. 121.

dit-elle.

"Tout est, Dieu merci, recommençable."⁵²

La fêlure que Claudine sentait se creuser entre elle et Renaud, n'a pas eu le temps de s'agrandir irrémédiablement. La nature peut la purifier de ses souillures, elle cicatrise les plaies de son cœur et le ramène au bien.

Conclusion

Les idées qui se dégagent du livre de Colette "Claudine en ménage" sont nombreuses. Comme dans les deux premiers livres, la fiction est mêlée au réel. Le thème de l'amour domine tous les autres thèmes. Il est présenté par la romancière sous des aspects différents. C'est essentiellement pourtant, l'amour d'une jeune femme envers un mari de nature libertine, qui l'initie à toutes les déviations sensuelles. Une autre idée se dégage du roman: c'est que l'union des sexes n'est pas une union au vrai sens du mot. Cette union n'est qu'illusoire; l'homme et la femme ne sont que des partenaires dans l'amour, s'ils ne sont pas même des ennemis. L'amour est solitude. Claudine sent la volupté l'envahir et en est foudroyée. Et Renaud?

"On dirait que pour lui - et je sens que ceci nous sépare - la volupté est faite de désir, de perversité, de curiosité, d'insistance libertine. Le plaisir

⁵² Colette, Claudine en ménage, p. 239.

lui est joyeux, clément et facile, tandis qu'il me terrasse, m'abîme dans un mystérieux désespoir que je cherche et que je crains."⁵³

Ce qui cause le désenchantement de l'héroïne c'est qu'entre elle et Renaud se forme une barrière insurmontable qui résulte de leur amour même. De nature indépendante, Claudine souffre de sa soumission à l'homme qu'elle traite en égal, mais qui est son maître dans les caresses. Colette évoque la situation difficile d'une femme de caractère supérieur, soumise par la volupté, sentie et rendue, à l'homme qui ne vit pas à sa hauteur. Cet état, celui de Colette même, prend un relief accentué par l'écrivain. Claudine n'est pas heureuse avec Renaud, parce qu'elle ne trouve pas en lui l'homme fort dont elle a besoin.

L'amour équivoque dans "Claudine en ménage" prend une importance scabreuse. Qui connaît la vie de Colette et ses débuts de romancière reconnaît l'influence de Willy qui a fait que ce livre soit si pimenté. L'amour entre femmes a été traité par d'autres auteurs avant Colette, comme par exemple Balzac dans son livre "La Fille aux yeux d'or". L'analyse de cet amour traité par l'écrivain révèle un autre aspect. Claudine tombe dans les bras de Rézi, après s'être rendue compte de la fêlure qui s'est faite dans son mariage, et parce qu'elle ne voulait pas être un joujou seulement entre les mains

⁵³ Cité par Robert D. Cottrell, op. cit., p. 36.

de Renaud. Elle voulait être aimée, chérie, choyée pour elle même, pour tout ce qu'elle était, et non pas pour son sexe seulement. Quelques lecteurs seront dégoûtés des scènes d'amour saphique entre Claudine et Rézi. Toutefois, dans ce livre encore, Colette se veut moraliste:

"dans une passion équivoque et qui ne recule point devant les abus ou les déviations de la sensualité, [Colette] se fraie un chemin vers les hautes pentes de l'amour."⁵⁴

Elle se veut moraliste en marquant que l'union d'une jeune fille avec un vieux Don Juan, tourne toujours mal, les conséquences d'une telle union étant généralement néfastes. Une autre idée qui se dégage du livre c'est que la femme bourgeoise qui passe sa vie dans le désœuvrement et le loisir, finit par glisser sur la pente du vice.

Un autre grand thème de Colette, encore une fois souligné dans ce livre, c'est le thème de la nature, de son influence salubre sur l'homme dans la détresse. Enfin, Colette suggère dans son roman qu'il ne faut pas choyer trop ceux qu'on aime, et que parfois un refus est plus salubre qu'un accord. Claudine, dans sa lettre d'amour écrite à Renaud nous le dit:

"J'ai désiré Rézi et vous me l'avez donnée comme un bonbon... Il faut m'apprendre qu'il y a des gourmandises nuisibles, et qu'à tout prendre on doit se méfier des mauvaises marques."⁵⁵

⁵⁴ Anne A. Ketchum, op. cit., p. 121.

⁵⁵ Colette, Claudine en ménage, p. 240.

Le dernier état de Claudine au terme de l'ouvrage, c'est l'attente du retour de son mari, dans son pays à elle.

"Vous m'aviez confiée au pays que j'aime, venez donc m'y retrouver, m'y garder, m'y aimer."⁵⁶

Bien qu'elle n'appartienne pas toute à son mari et que la fêlure soit là, néanmoins son amour pour Renaud est le plus fort. Elle l'aime, elle l'aime, et c'est ce qui compte.

⁵⁶ Ibid., p. 241.

CHAPITRE IV

Claudine s'en va

"Je ne reste pas, Annie. Je suis déjà partie. Ne le sentez-vous pas? J'ai tout quitté...sauf Renaud...pour Renaud."¹

Nous avons laissé Claudine à Montigny, où, comme un animal blessé, elle se cache dans sa retraite, cherche à panser sa plaie saignante au sein de la campagne. Elle est dans l'attente de Renaud qu'elle aime et appelle près d'elle. Dans le livre, Claudine s'en va, le témoignage n'est plus apporté par le 'je' confidentiel des trois premiers romans. L'héroïne, de retour à Paris, nous est présentée par l'intermédiaire de son amie Annie, en train d'écrire son journal. C'est donc à travers Annie parlant de Claudine, qu'il nous sera possible de suivre notre héroïne. Nous allons commencer par présenter Annie à nos lecteurs.

Annie et Alain

D'après le portrait qu'elle trace d'elle-même, Annie serait une jeune femme brune et mince, avec une petite tête à cheveux noirs, une bouche faisant la moue, des yeux bleus, très clairs, contrastant avec sa chevelure et son teint mat, et

¹ Colette, Claudine s'en va, Paris, Le Livre de Poche, 1972, p. 189.

cachés sous des cils touffus et droits. De caractère égoïste et faible, elle serait sans aucune initiative, sans aucune volonté, et entièrement soumise à son mari, Alain. La voilà maintenant seule et perdue, car son mari vient de la quitter pour un voyage en Amérique. Il est question d'un héritage qui lui vient d'un oncle. A présent qu'Alain est parti, Annie craint de bouger, de respirer, de vivre. Elle nous dit:

"Un mari ne devrait pas quitter sa femme, quand c'est ce mari-là, et cette femme-là."²

Par un retour en arrière de sa pensée, elle se souvient de son très jeune âge, du temps où elle avait à peine treize ans et où Alain était déjà son maître.

"Un si beau maître! un garçon roux, plus blanc qu'un oeuf, avec des yeux bleus qui m'éblouissaient."³

Annie vivait dans ce temps-là avec sa grand'mère qui d'un air indifférent, lui annonçait l'arrivée d'Alain, sans se douter de l'impression que ces paroles provoquaient sur la jeune fille. Annie aimait Alain, d'un amour confus, sincère et sans malice. Les deux enfants grandissaient ensemble, partageant mille gamineries jusqu'à ce qu'un jour, Alain, âgé de vingt-quatre ans lui propose le mariage. Et maintenant, après quatre années de vie en commun, là voilà seule. Elle est:

"...comme un inutile joujou mécanique dont on a perdu la clef."⁴

² Ibid., p. 6.

³ Ibid., p. 6.

⁴ Ibid., p. 8.

Avec un air de désespoir, elle nous communique sa détresse:

"Comment saurai-je à présent, où est le bien et le mal?"⁵

Alain ne l'a jamais laissée faire quelque chose toute seule. Elle ne devait qu'obéir et le suivre comme un petit chien qui court après son maître, à qui il obéit. Aussi, le surnom qu'Alain lui prête est celui de 'petite esclave'.⁶

Annie et Marthe

Marthe est la belle-soeur d'Annie, la soeur d'Alain. Elle est mariée avec un romancier, et, selon son frère, Marthe serait intelligente, vive, désordonnée, mais par dessus tout, adroite. Marthe se joue de son frère, comme un chat se joue d'une souris. En tout cas, d'après Annie, Alain ne s'aperçoit guère de la perfidie de sa soeur, qui, très souvent, lui rit au nez. Petite de taille, les cheveux roux, les yeux bleus, elle sait se faire belle sans l'être et domine son mari. Il est en quelque sorte une seconde Annie dans la famille. Sa femme l'enferme tous les jours trois ou quatre heures pour qu'il écrive des romans, afin de pourvoir aux besoins du ménage. C'est ici un écho de la propre vie de Colette. En effet, après le succès du premier livre de celle-ci Willy enfermait sa femme à clef, dans le but de lui faire produire d'autres romans, car, il se plaignait toujours du manque

⁵ Ibid., p. 8.

⁶ Ibid., p. 11.

d'argent. Dans ce livre, la romancière prend sa revanche sur son mari, en renversant les rôles et en mettant Marthe à la place de Willy.

"Qu'il y ait des femmes doués d'assez d'initiative, de volonté quotidienne, et de cruauté aussi - pour édifier et soutenir un budget, un train de vie, sur le dos penché d'un homme qui écrit, qui écrit et qui n'en meurt pas, cela me dépasse. Je blâme quelquefois Marthe, et puis je l'admire avec un peu d'effroi."⁷

Colette ne redoutait-elle pas Willy elle-même, tout en l'admirant?

D'après Marthe, son frère Alain ressemblerait à un coq. Annie pose ses yeux sur une photo de son mari. Mais oui, sa belle-soeur a raison. C'est vrai, il est comme un coq roux, crêté, empanaché. Annie fond en larmes.

Annie et Claudine

Une première allusion à Claudine est faite par Annie quand elle nous dit qu'elle a visité:

"ce ménage réellement trop fantaisiste pour une jeune femme dont le mari voyage au loin."⁸

Dans l'intention de saisir la psychologie de Claudine, nous allons analyser tout ce qu'Annie dit à son propos. Annie se rend chez sa belle-soeur où elle rencontre encore une fois Renaud et Claudine et les mots 'ménage trop fantaisiste' reviennent de nouveau sous sa plume. Apparemment, son mari

⁷ Ibid., p. 13.

⁸ Ibid., p. 9.

Alain ne regarde pas d'un bon oeil ce couple. Elle nous dit:

"La circonspection que leur témoigne Alain me rend sotté et comme coupable en leur présence. Pourtant, je les trouve enviabls et gentils, ce mari et cette femme qui ne se quittent pas, unis comme des amants."⁹

D'après ce qu'Annie nous dit sur son compte, Claudine serait toujours sans gêne, gourmande, sauvageonne, plus leste dans ses paroles que dans ses pensées. Elle excite toujours la jalousie chez les autres femmes, tout particulièrement celle de Madame de Chassenet, car nous entendons Claudine dire à Annie:

"Elle a déjà sorti tout ce qu'elle pouvait imaginer. N'y a plus que l'infanticide qu'elle ne m'a pas attribué, et encore je n'oserais pas en répondre."¹⁰

Claudine se lève pour suivre docilement Renaud. Mais quand elle voit l'angoisse d'Annie, elle va à elle et la réconforte en lui serrant les doigts. Claudine lui marque son amitié, signe qu'au fond elle n'est pas ce qu'elle paraît être à la surface. Annie cherche sa compagnie, parce qu'on lui défend Claudine comme:

[...] un livre libre et trop sincère."¹¹

Voilà encore une caractéristique qui dénote le 'moi' profond de l'héroïne. Claudine ne se soucie pas des qu'en dira-t-on. Elle dit tout ce qui lui passe par la tête, avec une sincérité parfois choquante. Annie, attirée plus que tout autre par Claudine, vient lui rendre visite une deuxième fois. C'est

⁹ Ibid., p. 21.

¹⁰ Ibid., p. 23.

¹¹ Ibid., p. 25.

Renaud qui ouvre la porte, en lui disant:

"Entrez, chère Madame, la petite est si occupée qu'elle vous dira bonjour seulement dans une minute."¹²

Nous venons de citer ces lignes pour relever le mot 'petite', adressé à Claudine. Donc, le papa-mari la choie toujours, comme son enfant chérie, comme sa petite bien-aimée. Cette affection semble fausse ici, car nous entendons la voix de la romancière, sa nostalgie des caresses qu'elle aurait aimé recevoir de son mari. Claudine enfin vient à la rencontre d'Annie. Cette dernière lui adresse le mot 'Madame' qui meurt à moitié sur sa bouche puis lui dit 'Claudine' tout court. Par un retour en arrière, rappelons nous que dans 'Claudine en ménage' cette même Claudine était choquée d'entendre les gens appeler son mari par son prénom seulement. La voilà dans la même situation. Tout le monde l'appelle 'Claudine' et rien de plus. Au cours de la conversation entre Claudine et Annie, cette dernière révèle une âme candide et pure, en disant qu'elle n'a pas de flirts. Claudine éclate de rire. Elle en a eu des flirts, elle, et par dessus tout, Renaud lui lisait des lettres reçues. Du point de vue psychologique, ce fait ne nous laisse-t-il pas voir le désintéret complet de Claudine à l'égard des autres hommes? Annie lui dit:

"Alors, Claudine, ça vous est égal?"

"Quoi? oui! tout m'est égal, - sauf un seul être..."¹³

¹² Ibid., p. 27.

¹³ Ibid., p. 31.

et un peu plus loin, elle s'exprime ainsi:

"Vous voyez, Annie, que j'em'intéresse comme vous, comme tous, au monde extérieur et [...], à ce que charrie le temps dévorateur qui coule d'un flot inégal."¹⁴

La beauté de la nature n'est pas indifférente à Claudine. Elle aime satisfaire sa gourmandise de toutes les délices que cette même nature lui offre. Elle veut jouir de tout ce qu'il y a de bon, car le temps, destructeur, coule, coule et n'épargne personne. Ces mots font un effet profond sur Annie. L'humour de son amie suscite en elle l'inquiétude et l'admiration.

Claudine l'attache vraiment, par sa mobilité, se jouant de l'enfantillage à la sauvagerie, par sa gourmandise, par son amour pour Renaud, pour son chat Fanchette, en un mot, par sa joie de vivre. D'un ton de confiance, Annie veut savoir ce que Claudine pense d'Alain:

"Il a du snobisme dans le coeur et une tringle dans le fondement..."¹⁵

Voyant les yeux d'Annie remplis de larmes, Claudine s'écrie:

"Vous savez bien, enfant battu, que Claudine a un courant d'air dans la cervelle."¹⁶

Suivons le journal d'Annie pour marquer les réactions de Claudine, Il est important de souligner qu'Annie subit, d'une manière ou d'une autre, l'influence de Claudine et qu'un

¹⁴ Ibid., p. 31.

¹⁵ Ibid., p. 39.

¹⁶ Ibid., p. 39.

développement psychologique s'effectue chez Annie aussi. Autant Claudine l'attire, autant Annie a peur de la réprimande de son mari, qui lui a quasiment défendu la fréquentation du ménage Renaud - Claudine, aussi bien que de leurs amies. Ces dernières sont aussi les amies de sa belle-soeur Marthe; telle Calliope Langendock, encore une relation qu'Alain aimerait écarter, parce qu'il lui reproche une beauté de mauvais goût; telle aussi Madame de Chassenet, maigre, pâle comme une "vipère décolorée"¹⁷; selon les termes de Claudine, elle serait une "betterave jaune sculptée,"¹⁸ une "[...] fille dodue, qui a des joues comme des fesses de petits amours."¹⁹

Annie est embarrassée de se trouver en compagnie de ces demi-mondaines, dévergondées et dont la conversation leste la met en déroute. C'est la voix de Claudine qui la fait sortir de sa stupeur.

"Quand les coins de votre bouche remontent, vos paupières descendent, et les histoires de Calliope ont moins d'équivoque..."²⁰

Marthe intervient en disant:

"...et si ça continue, vous allez appeler ma belle-soeur "Rézi!"²¹

17 Ibid., p. 22.

18 Ibid., p. 37.

19 Ibid., p. 37.

20 Ibid., p. 93.

21 Ibid., p. 94.

Là-dessus, elle échange un sourire malicieux avec Calliope.

En entendant ce mot "Rézi" Claudine réagit ainsi:

"...sa gaieté tombe net, elle cesse de sucer son café glacé, rêve une minute avec des yeux assombris..."²¹

Annie, d'un air distrait, écoute ce qui concerne ces femmes.

Elle ne veut ressembler à aucune d'elles, ni à Marthe, ni à Calliope, une cynique connue comme femme de 'harem' selon le mot de Colette, ni à Claudine qui est:

"...sans pudeur, à la manière d'un animal qui a tous les instincts, même les bons."²²

Car pour Colette, l'homme ne s'est pas dégagé complètement de son animalité.

Annie continue ses réflexions sur ces femmes fréquentées:

"Mon Dieu, puisque je les juge clairement, préservez-moi de devenir semblable à elles."²³

Annie, en compagnie de ces demi-mondaines, à l'exception de Claudine qui est follement amoureuse de son mari, se sent désorientée, mal à l'aise. Leur morale n'est pas la sienne. Elle désire ardemment, de ne pas finir par leur ressembler. S'engage-t-elle sur leurs pas? C'est ce que nous tâcherons d'établir maintenant.

A Bayreuth

Toute la compagnie que nous venons de présenter, se rend à Bayreuth, dans l'intention d'écouter le fameux concert de

21 Ibid., p. 94.

22 Ibid., p. 100.

23 Ibid., p. 100.

Wagner. Au changement de train, à la frontière allemande, par une inadvertance, Annie se voit privée de son nécessaire de toilette, aussi bien que de sa malle, emportés par le train quitté. Debout sur le quai de la gare, par un temps pluvieux et sale, car tout est noir dans cette ville, selon elle, Annie se sent misérable. Sa robe blanche de serge est salie, elle-même est décoiffée, en un mot, elle se trouve ridicule. Sa réaction est de fondre en larmes, comme un bébé. Claudine, présente, l'observe et se dit à elle-même:

"Cette Annie [...] comme elle a le tempérament marécageux."²⁴

Pour tirer son amie de son désarroi, Claudine fait une claudinerie encore, en lui mettant sous le nez une saucisse toute fumante, qu'elle vient d'acheter. Ce geste ne provoque chez Annie qu'un demi-sourire.

A l'hôtel, au moment où Claudine, généreuse comme St Martin, lui prêtait une chemise et une culotte, Annie récupérait ses valises. Restée seule dans sa chambre, elle s'abandonne à ses pensées. Décidément, Annie, ne se sent point la fièvre sacrée.

Les confidences

Le lendemain, toute seule, Annie s'en va flâner par les

²⁴ Ibid., p. 115.

rues de Bayreuth. Au tournant d'une rue, elle entend la voix "d'oiseau effronté",²⁵ de Claudine lui lancer:

"L'enfant perdu que sa mère abandonne
Trouve toujours un asile au saint lieu..."²⁶

Chemin faisant à côté de Claudine, Annie s'aperçoit qu'on regarde beaucoup sa camarade et que celle-ci rend "coup d'oeil pour coup d'oeil."²⁷

Les voilà arrivées devant un parc. Assises côte à côte sur un vieux banc, les deux jeunes femmes se laissent aller à des confidences. Claudine dit à Annie combien elle aime son pays, Montigny, et comment Renaud commence à l'apprécier. Pour ce mari, Claudine ne cache pas sa tendresse, non sans susciter chez Annie une mélancolie tout près des larmes.

"Comme vous vous aimez!"

"Oui, répond-elle simplement. C'est comme une maladie."²⁸

Il est question d'Alain. Claudine qui ne cache jamais son opinion dit à son amie:

"Il a l'air d'un bâton, et vous d'un mouchoir mouillé. C'est un maladroit, un nigaud, un brutal. Oui, un brutal! on lui a donné une femme à ce rouquin-là, mais pas avec la manière de s'en servir."²⁹

Annie est profondément émue de ce qu'elle vient d'entendre.

25 Claudine s'en va., p. 127.

26 Ibid., p. 127.

27 Ibid., p. 129.

28 Ibid., p. 130.

29 Ibid., p. 131.

Elle ne sait que faire, rire ou plutôt pleurer. Il convient plutôt de pleurer que de rire. Claudine continue son discours:

"Il n'y a pas de quoi rire! Il n'y a pas non plus de quoi pleurer! Vous êtes une petite gnolle, un joli chiffon, une loque de soie, et vous n'avez pas d'excuse, puisque vous n'aimez pas votre mari."³⁰
"On ne vit pas avec un homme qu'on n'aime pas, c'est de la cochonnerie."³¹

On sent la présence de la romancière qui, par la bouche de son héroïne, nous fait entendre sa propre opinion en ce qui concerne l'amour.

"Quand on aime d'une certaine manière [...] , les trahisons elles-mêmes deviennent sans importance."³²

L'allusion faite ici par Colette se réfère à son propre sentiment envers Willy. Son amour avait reçu son premier coup, quand elle avait surpris Willy avec sa maîtresse, Charlotte Kinceler. Colette parle en connaissance de cause.

[...] si vous l'aviez aimé, au bon sens du mot, vous l'auriez suivi [...] comme son ombre et comme son âme!..."³³

Peu à peu, sous l'influence de Claudine, Annie devient consciente de son état de femme totalement soumise à l'homme. Elle voit clair dans la situation où elle se trouve, et se rend compte de sa propre solitude.

"D'où m'est donc venue la lumière?"

³⁰ Ibid., p. 132.

³¹ Cité par Germaine Beaumont, op. cit., p. 105.

³² Colette, Claudine s'en va, p. 132.

³³ Ibid., p. 132.

De son absence? Quelques lieues de terre et d'eau entre lui et moi ont fait ce miracle?"³⁴

Mais comment s'y prendre pour sortir? Voilà le dilemme qui se pose pour Annie. Elle se voit dans une impasse. Cet état des choses renvoie aux événements de la propre vie de Colette. Celle-ci accorde son état psychologique à son héroïne Annie, décrivant la dichotomie de ses propres sentiments. Annie, c'est Colette soumise, à Willy. Elle sent combien lourdes sont les chaînes de son mariage. Liée à un homme dépravé, sans scrupules, Colette qui souffrait mal ses infidélités, finit par s'éloigner peu à peu de lui. Le dilemme d'Annie est le dilemme de la romancière même. Ne pensait-elle pas comme Annie:

"A quoi m'accrocherai-je?"³⁵

"Je suis lasse, avant de recommencer ma vie?"³⁶

Rentrée à son hôtel, Annie décide de s'en aller de ce lieu où elle se sent comme un enfant à la dérive. De toutes les personnes qui l'entourent, Claudine est la seule à lui inspirer confiance. Avant de partir, Annie lui adresse ces mots:

"Vous m'avez fait voir trop clairement que là où ne commande pas le grand amour, il n'y a que médiocrité ou détresse.. Je ne sais pas encore quel remède j'y trouverai; je pars pour changer, et pour attendre."³⁷

34 Ibid., p. 96.

35 Ibid., p. 96.

36 Ibid., p. 153.

37 Ibid., p. 155.

Arrivée à Paris, dans l'hôtel luxueux qu'Alain avait acheté sans même la consulter, Annie se sent indifférente et étrangère. Tout lui rappelle Alain et tout l'éloigne de lui, surtout les lettres d'amour de Madame Chassenet trouvées dans un des tiroirs. Le décor de sa vie conjugale lui répugne. Son bonheur incolore d'auparavant est perdu à jamais. Annie cherche un refuge à Casamène, sa maison de campagne, loin de ces lettres éparpillées sur le plancher, loin de cette demeure qui l'étouffe. Elle a suivi le conseil de Claudine, qui lui avait dit:

Munie d'un gros chagrin, et d'un petit bagage, je suis rentrée dans mon terrier natal. Pour mourir? Pour y guérir? Je n'en savais rien en partant. La divine solitude, les arbres apaisants, la nuit bleue et conseillère, la paix des animaux sauvages, m'ont détournée d'un dessein irréparable, m'ont reconduite doucement au pays d'où je venais - au bonheur..."³⁸

L'omniprésence de la romancière se fait sentir dans cette citation. La campagne de Colette est la clef de la sagesse de Sido, sa mère exemplaire

"...une campagne dont les baumes cicatrisent les plaies du coeur, [...] dont la sérénité opulente, implacable et miséricordieuse invite à accepter, avec une résignation presque heureuse, la fatalité de vieillir, de mourir."³⁹

Annie, de nature différente de celle de Claudine, ne trouve pas son équilibre au sein de la campagne.

³⁸ Cité par Pierre Trahard, op. cit., p. 28.

³⁹ Thierry Maulnier, op. cit., p. 18.

Ce n'est pas là, Claudine, c'est en vous seule que brillèrent la force, [...] la joie qui aveugle et colore à la fois."⁴⁰

Annie se met à songer que la liberté après tout ne se révèle pas si tentante.

"Mais choisir son mal [...] d'aucuns feraient de cela leur idéal de bonheur..."⁴¹

Le grand pas est fait déjà. Annie - Colette a choisi son chemin. C'est la voie qui l'amènera au divorce. Elle portera longtemps:

"[...] la marque de la chaîne."⁴²

Mais:

"Je veux espérer et craindre que des pays se trouvent où tout est nouveau [...], des ciels sous lesquels une âme étrangère se substitue à la vôtre..."⁴³

Annie se résigne à tout. Elle est prête à tout accepter.

"Non, Claudine, je ne frémis pas. Tout cela c'est la vie, le temps qui coule, c'est le miracle espéré à chaque tournant du chemin, et sur la foi duquel je m'évade."⁴⁴

Conclusion

Malgré quelques pages de mauvais goût, les suggestions d'amour équivoque, de bien nombreuses exclamations, un style qui parfois sonne faux (comme par exemple:

⁴⁰ Colette, Claudine s'en va, p. 171.

⁴¹ Ibid., p. 170.

⁴² Ibid., p. 188.

⁴³ Ibid., p. 190.

⁴⁴ Cité par Anne A. Ketchum, op. cit., p. 126.

"Mon grand, mon beau, je vais faire salon" ou bien
"...et lui plante sur la bouche un baiser qui chante
pointu..."⁴⁵

ce livre est intéressant à deux points de vue. Comme nous l'avons déjà noté plus haut, il traduit un débat intérieur de Colette. Au début du 20^e siècle, la femme était entièrement dominée par l'homme. Le divorce dans ce temps-là était considéré comme une dépravation. Beaucoup de femmes trouvaient une issue dans l'adultère, comme Marthe, comme Madame Chassenot, etc. Celui-ci se rencontrait surtout parmi les femmes de classe bourgeoise, qui, désœuvrées, parce qu'elles étaient asservies, cherchaient à tuer leur ennui dans cet égarement. Colette, parangon elle-même de la bourgeoisie, peint la société telle qu'elle l'a connue. Liée à un homme,

"tout allumé de vice paternel, amateur de femmes, d'alcools étrangers et de jeux de mots, hellénisant, musicographe, lettré, bretteur, sensible, dénué de scrupules, qui gouaille en cachant une larme, bombe un ventre de bouvreuil, nomme "mon bébé" les petites femmes en chemise, préfère le déshabillé au nu et la chaussette au bas de soie".⁴⁶

Elle se rend compte de sa condition de femme, soumise aux caprices de l'homme. Dans l'attente d'un divorce, Colette exploite la psychologie de cet état d'âme. Le véritable sujet du livre serait donc la libération de la femme, souillée,

⁴⁵ Cité par Maria Le Hardouin, op. cit., p. 61.

⁴⁶ Ibid., p. 49.

humiliée par l'homme. A travers Annie, Colette cherche son indépendance, sa liberté. En effet, Annie s'éveille graduellement de son état d'épouse entièrement dominée par Alain, mari infidèle, pour gagner sa liberté, sans doute au prix de sa réputation. Mais qu'est-ce que l'honneur au regard d'une vie morose, vide et grise, sans aucun éclair de joie et de bonheur? Et qui aurait le courage de mener cette vie à jamais avec un mari tel qu'Alain, et tel que Willy, puisque c'est la voix de la romancière qui se fait entendre tout le long du livre, en connaissance de cause. Colette rejette la soumission totale de la femme dans l'amour. Son héroïne Annie, choisit son mal, le divorce, mal qu'elle accepte dans le but de trouver le bonheur, mal que Colette s'est choisi trois ans après avoir écrit ce livre. N'est-ce pas cela la vie? s'écrie Annie.

Un autre enseignement du livre est l'acceptation de la vie simple et le retour à la campagne. Ainsi en est-il pour Claudine, réconciliée avec Renaud, qu'elle aime plus que tout. Pour lui dit-elle:

"J'ai tout quitté...sauf Renaud...pour Renaud. Les amies trahissent, les livres trompent. Paris ne verra plus Claudine..."⁴⁷

Claudine s'éloigne de ce monde malsain, pour se retirer à la campagne, afin d'y goûter avec son mari, le calme, le bonheur trouvé dans les besognes de tous les jours, dans le devoir. Une opposition s'accuse entre Willy et Sido, le premier ayant connu la soif sensuelle d'Annie, à la perpétuelle recherche d'un amant - la seconde se retrouvant dans Claudine qui se retire à la campagne, clef du seul vrai bonheur possible sur cette terre.

⁴⁷ Cité par Robert D. Cottrell, op. cit., p. 44.

CHAPITRE V

La Retraite Sentimentale

"...moi de qui la peau sauvage
ne se peut donner qu'à un
seul..."¹

Le roman s'ouvre sur une conversation entre les deux époux. Renaud lit son journal et Claudine est en train de mettre un peu d'ordre dans un de ses tiroirs. Une à une, elle fait sortir du fond du tiroir de vieilles reliques entassées au cours des années, des bagatelles qui évoquent pour elle quelques moments furtifs de son passé: ainsi, une vieille bourse, laide, tricotée jadis par Luce, une mèche de ses cheveux, les pétales d'une rose cuisse-de-nymphe-émue. Pour Claudine (comme pour Colette), cette fleur a toujours représenté la nature en sa floraison, sous sa plus belle parure, et aussi elle symbolise la jeune fille dans sa beauté éclatante. Hélas, la jeune femme ne tient que les pétales morts de cette beauté d'autrefois. Claudine a maintenant vingt-huit ans. Elle ne se sent plus très jeune. Elle a gardé la même allure, sa liberté des mouvements, ses cheveux châtain bouclés et abondants, mais sa bouche a perdu de sa gaieté, ses joues sont plus minces. Des rides fines, celles de l'amertume,

¹ Colette, La Retraite Sentimentale, Paris: Union Bibliophile de France, 1946, p. 30.

encadrent, en parenthèses, le coin de ses lèvres; son menton est aigu, et surtout le cerne bleu sous ses yeux lui donne un regard mélancolique et inquiet. Néanmoins, ce changement n'est aperçu que d'elle seule. Claudine se révolte-t-elle contre la nature destructrice? Non, à peine si de temps en temps la crainte d'enlaidir la préoccupe vraiment. Il suffit qu'elle plaise à Renaud. C'est tout ce qui compte. Avec une indulgence bien à elle, Claudine s'exprime ainsi:

"Qu'est-ce que ça fait, si Renaud ne veut pas savoir que je vieillis?"²

Moralement, malgré sa vitalité, son pas leste, elle pourrait donner l'impression d'une:

"[...] petite bonne femme [...] facile à vivre;"³

L'impression serait pourtant tout à fait fausse, parce qu'en somme elle est difficile de caractère. D'après ce que Claudine nous révèle elle-même, voici son portrait:

"[...] insociable, emballée ou révoltée à première vue, un flair qui se prétend infaillible et ne fait pas de concessions, maniaque, fausse bohème, très "propriote" au fond, jalouse, sincère par paresse et menteuse par pudeur."⁴

Mais au fond de cette nature indomptée, toute la pensée est occupée par Renaud. Son souci à présent, c'est de ne pas le quitter, de ne pas lui permettre de l'oublier, ne serait-ce

² Ibid., p. 19.

³ Ibid., p. 123.

⁴ Ibid., p. 123.

que quelques instants, c'est

"[...] qu'il la ressuscite à toute minute sous les traits d'une fraîche enfant dont les yeux horizontaux, la lèvre "en accolade" et les cheveux couleur de bronze refirent de lui un jeune amoureux."⁵

Un moment, elle agite entre ses doigts un chiffon jauni. Claudine attire l'attention de Renaud, lui demandant si ce bout de linon lui rappelle quelque chose. A demi détourné, laissant son journal sur ses genoux, Renaud lui dit de le jeter parce qu'il est sale.

"Ce n'est pas sale, Renaud, c'est seulement vieux. Regardez de plus près... C'est l'épaulette de la chemise de Rézi..."⁶

Elle insiste:

Oui, l'épaulette de la chemise de Rézi... Vous vous souvenez, Renaud?"⁷

Est-ce par vengeance ou par méchanceté que Claudine évoque ce souvenir, rien que pour faire de la peine à Renaud, qui, pour sa part a fait tout son possible pour oublier? Ou bien, est-ce qu'elle veut ressentir encore une fois la douleur aiguë qu'elle avait éprouvée auparavant, quand elle avait surpris Renaud et Rézi enlacés, et s'était sauvée à Montigny comme une bête sauvage blessée qui court et cache sa douleur? Il est vrai que Rézi est un souvenir déplaisant,

⁵ Ibid., p. 19.

⁶ Ibid., p. 3.

⁷ Ibid., p. 3.

"[...] l'image d'une fleur épineuse tachée de noir et de rose qui nous fit saigner les doigts à tous deux."⁸

Longtemps, Claudine et Renaud n'ont plus parlé d'elle, par crainte, par honte, par jalousie, par vanité, en raison aussi de la souffrance causée. De cet épisode, Claudine a retenu:

"[...] la secrète satisfaction d'un coup bien porté et bien rendu..."⁹

Et voilà que surgie du fond du souvenir, sous l'insistance de Claudine, l'ombre de Rézi se dresse de nouveau entre eux. Claudine exprime son émotion intérieure dans ces mots:

"Il est là pour me rappeler une minute de notre vie d'égoïstes à deux qui commirent cette sottise de croire [...] qu'on le peut être à trois..."¹⁰

Ces mots de la romancière, en ce style simple et clair, n'expriment que sa pensée et sa sagesse. Le bonheur à trois est inconcevable. Mais est-ce là toute la pensée de Claudine? Assurément, non.

"Ne m'enlevez pas une miette de notre passé,"¹¹ s'écrie-t-elle.

"J'évoque passionnément ma douleur de ce temps-là, comme on imagine, du fond d'un lit tiède, le froid du dehors."¹²

⁸ Ibid., p. 46.

⁹ Ibid., p. 46.

¹⁰ Ibid., p. 5.

¹¹ Ibid., p. 5.

¹² Ibid., p. 5.

Claudine évoque cette blessure cicatrisée, parce qu'elle lui rappelle le moment où elle a failli perdre Renaud, afin de mieux apprécier le bonheur paisible qu'elle goûte en compagnie de son mari. Une autre nuance psychologique perceptible est l'orgueil de la jeune femme,

" [...] chaque fois, [dit-elle] qu'un seul de mes gestes remue jusqu'au fond l'eau sombre de ce regard!"¹³

L'état psychologique que Claudine nous révèle jusqu'ici est celui d'une jeune femme toujours amoureuse de son mari, malgré les années écoulées de leur union, préoccupée de faire son bonheur avec tout l'amour d'un cœur de femme aimante.

Le tête-à-tête de Claudine et d'Annie

C'est le mois d'octobre. Nous retrouvons Claudine à Casamène. Depuis quelque temps, elle est en visite chez Annie, parce que Renaud se trouve dans un sanatorium en Suisse. Casamène est une vieille maison basse, perchée sur une petite montagne, entourée de chênes. Du haut de la terrasse, on voit l'eau argentée de la rivière rapide et froide. La flore autour de la maison, reprend son état sauvage. Les rosiers deviennent des églantines, parce qu'il leur manque le soin de mains vigilantes; la vigne vierge étouffe les glycines;

¹³ Ibid., p. 3.

les sapins seront vite étouffés par le lierre qui les enlace. Quant aux animaux, rats, crapauds, chauve-souris, hérissons, chat, chien, tous vivent en bonne compagnie. Tout se dégrade peu à peu, parce que la propriétaire, Annie, ne se soucie guère de l'état de son domaine. Depuis que Claudine est ici, en vérité c'est elle qui est l'hôtesse. Elle considère Casamène comme une chose qui lui appartient, tant elle l'aime. Elle vit chez Annie, jouissant de sa pleine liberté. C'est Claudine qui invite son amie au souper, c'est elle qui prend soin de tout. Et Annie? Assise contre la fenêtre, elle brode silencieusement. Dans le décor de sa propre maison, Annie aux cheveux luisants, noirs et plats, qui sentent la bête propre¹⁴, aux yeux bleu clair, à la taille mince et allongée, a l'air d'une personne qu'on aurait privée de liberté. Son apparence est si modeste, si tendre, si douce, qu'elle ressemble à une enfant abandonnée, à la dérive. Mais que se cache-t-il sous cet aspect si calme, si tranquille? Suivons le dialogue qui s'engage entre les deux amies, afin de mieux saisir la psychologie de Claudine, car c'est elle qui nous intéresse.

C'est l'heure du crépuscule, cette heure qui invite les coeurs des hommes à s'ouvrir. La nuit s'avance douce et mystérieuse. Tout est calme et serein. On n'entend que le craquement du bois qui brûle dans la cheminée. Annie, assise

¹⁴ Ibid., p. 11.

dans la demi-pénombre de la pièce, semble prédisposée à des confidences. Claudine, friande de nouvelles sensations, n'attend que cela.

"Un jour à Buda-Pesth, le même soir où je me suis fait insulter par ce cocher..."¹⁵

Claudine est abasourdie.

"Quel cocher, Annie?", demande-t-elle.¹⁵

La mine ambiguë de son amie la passionne. Elle suit attentivement les moindres gestes de son interlocutrice. Claudine est anxieuse de tout savoir au sujet d'Annie. Sa pensée s'exprime en ces mots:

"C'est un tel bonheur de voir quelqu'un jaillir de soi-même, se montrer par orgueil, par inconscience ou par simple malice qui veut surprendre - se montrer dans la lumière et dire: "je ne suis pas ce que vous pensiez!"¹⁶

"Un cocher, comme tous les autres",¹⁷ dit Annie.

Puis se glissant aux pieds de Claudine, elle continue:

"J'ai tout fait, Claudine, tout! et je ne l'ai jamais dit à personne!"¹⁸

Claudine, comme un chat hérissé, est aux écoutes.

"Vous ne me direz que le plus vilain".¹⁹

15 Ibid., p. 11.

16 Ibid., p. 26.

17 Ibid., p. 11.

18 Ibid., p. 29.

19 Ibid., p. 29.

et d'un ton enjoué, elle poursuit:

"Tout? c'est pas beaucoup, vous savez! J'ai souvent réfléchi avec mélancolie à la monotonie des choses d'amour."²⁰

Stupéfaite, Annie la regarde d'un air curieux: son amie parle de monotonie dans l'amour! Claudine l'invite aux confidences en commençant par ces mots:

"Il y avait une fois..."²¹

Rapidement, Annie tombait dans les bras de cet individu, parce que:

"Rien qu'au toucher de ses mains, je n'ai plus su qui j'étais"²² dit-elle.

Elle continue sa confidence en disant à Claudine, que cet homme l'avait traitée comme une fille. Il lui avait fait et dit des ignominies, qu'elle n'avait ni vues ni entendues auparavant. Mais Annie avait supporté tout sans révolte, parce qu'elle était enivrée de volupté.

"Il me semblait que je me baignais, que je n'étais plus qu'une peau dont les pores avaient cinq sens pour goûter le péché."²³

La réaction psychologique de Claudine s'exprime par son ton taquin.

"Je suis sûre qu'il avait un beau nom espagnol à compartiments, hein! avec des Y pour séparer?"²⁴

20 Ibid., p. 30.

21 Ibid., p. 31.

22 Ibid., p. 32.

23 Ibid., p. 33.

24 Ibid., p. 34.

Anne répond qu'il s'appelait Martin. Claudine, taquine et d'un air moqueur, riposte:

"Pas même Martinez? Il aurait bien pu faire cela pour vous, franchement!"²⁵

D'une voix lointaine et douce, Annie répond:

"Il avait fait tant de choses pour moi..."²⁶

Pas à pas, la curiosité de Claudine pousse Annie à se révéler, sans aucune pudeur. Qui aurait cru que cette créature calme, silencieuse et douce, cachait un tel feu! La réaction psychologique de Claudine? Elle trouve cette révélation des plus intéressantes. Elle en veut entendre davantage.

"La suite!... le chapitre deux ... le second passant divin..."²⁷ commande-t-elle.

"J'ai cru, jusqu'à en pleurer, qu'un hasard souverain m'avait jetée nue et obéissante en travers du chemin de cet homme, l'homme de ma chair, mon "double" mâle, de qui j'étais comme l'empreinte creuse et exacte..."²⁸ continue Annie.

Elle l'a tant regretté, cet homme, qu'elle a failli s'empoisonner, parce qu'il était parti sans laisser d'adresse. Un petit détail, par lequel la romancière souligne l'indifférence de la femme en dehors de la volupté sentie, est qu'Annie ne cache pas à Claudine, que cet homme avait volé sa perle rose. Ainsi donc, Annie est devenue la proie d'un voleur, sans le moindre

25 Ibid., p. 34.

26 Ibid., p. 34.

27 Ibid., p. 35.

28 Ibid., p. 36.

regret. D'un ton calme et monotone, Annie, continue à monologuer. Elle s'était bientôt consolée parce qu'un chasseur lui avait fait comprendre son prix. Il avait toujours peur:

" [...] de ne pas faire assez ni assez bien".²⁹

A l'entendre parler ainsi, la réaction psychologique de Claudine est d'être complètement dégoûtée. Elle est quasiment abasourdie de cette profusion de révélations. Elle en veut un peu à Annie de se découvrir, impudique. Son jugement sur la conduite de son amie s'exprime ainsi:

"Ah! que son mari fut coupable! On ne sait pas assez ce qu'une femme risque à coucher avec un imbécile."³⁰

Annie devient de plus en plus animée. Après le cocher, ce fut le voleur, puis le chasseur, l'artiste qu'elle payait cher, mais envers lequel, elle se sentait toujours débitrice. Tout d'un coup, Claudine entend la voix d'Annie lui dire:

"Alors, Claudine, que Dieu vous préserve de cette tentation-là."³¹

"Quelle tentation?"³² riposte Claudine.

"La chair fraîche, chuchote-t-elle mystérieusement."³³
"Les femmes, ce n'est pas leur faute si elle éprouvent..."³⁴

29 Ibid., p. 37.

30 Ibid., p. 41.

31 Ibid., p. 83.

32 Ibid., p. 83.

33 Ibid., p. 83.

34 Ibid., p. 78.

A ces mots, la voix de la romancière se fait entendre par l'intermédiaire de Claudine:

"Voilà ce qui ruine et damne tant de vieilles bacchantes qui veulent bien renoncer à tout, mais pas à cela!"³⁵
"Voilà ce qui court les chemins, ce qui se donne et se vend, ce qui est à tout le monde...excepté à moi,"³⁶ pense Claudine.

Annie s'entraîne à faire de la philosophie sur l'amour. D'après elle, c'est la femme la plus timide, la plus fermée qui cède le plus facilement, et, en touchant au péché, trouve le but de sa vie. D'une voix raisonneuse, Claudine reprend:

"Si je comprends bien, Annie, vous comptez pour peu le libre arbitre, le choix, le voeu de monogamie?...³⁷

Annie ne sait pas vraiment, parce qu'elle n'est pas armée contre les hommes, tandis que les femmes comme Claudine, ont le temps de raisonner, de refuser. L'état intérieur de Claudine touche à l'indignation totale devant ce calme cynisme. Elle veut crier à Annie son désintérêt:

"Nous ne sommes pas, non! de la même espèce, mais la différence est plus grande encore que vous le croyez..."³⁸
"Moi, je ne cherche pas la volupté, c'est elle qui me cherche, me trouve, m'assaille et..."³⁹

Par l'intermédiaire de ses deux personnages, Colette, présente la dialectique de l'amour, montrant ses deux aspects, l'un

35 Ibid., p. 171.

36 Ibid., p. 171.

37 Ibid., p. 79.

38 Ibid., p. 80.

39 Ibid., p. 155.

exprimé par ce que dit Annie, l'autre par Claudine. Écoutons Claudine d'abord.

"Il y a une chose à laquelle vous n'avez pas pensé: c'est l'amour. Moi, moi, l'amour m'a rendue si fortunée, si comblée de plaisirs dans ma chair..."⁴⁰

Anne riposte: "L'Amour, ah!...et vous ajoutez beaucoup de belles phrases autour. Moi, c'est mon corps qui pense."⁴¹ et elle continue:

"L'amour, ce n'est pas seulement cette...cette filialité passionnée qui vous rattache à Renaud, ce n'est pas cette dépendance volontaire où vous vivez. [...] ce sont vos propres paroles! [...] Et si, un jour, vous rencontriez le mien, ce demi-dieu fougueux, [...] On ne peut guère lui demander de tendresse épurée, à celui-là. Il vous tombe sans ménagement..."⁴²

Quel panégyrique Annie fait de l'amour! Claudine est simplement imprégnée d'amour.

"Imprégnée [...] imprégnée depuis la peau jusqu'à l'âme, car l'amour définitif m'est si entré partout que je m'attendais presque à voir mes cheveux et ma peau en changer de couleur."⁴³

Ce long entretien sur l'amour a rendu Claudine pensive. Pauvre Annie!, pense-t-elle. Comme elle doit être malheureuse de se donner à n'importe qui au passage! Claudine se lève pour mettre fin à ce long dialogue.

"C'est qu'elle erre et cherche, en mal de ce que, en un jour et pour jamais, j'ai trouvé..."⁴⁴

40 Ibid., p. 80.

41 Ibid., p. 154.

42 Ibid., p. 85.

43 Ibid., p. 47.

44 Ibid., p. 236.

Une tentative malheureuse

Un jour, Claudine reçoit de son beau-fils Marcel une dépêche. Il veut venir la voir à Casamène. Que faire? Elle avait du mal à le supporter à Paris, et maintenant elle n'est pas chez elle: comment sera-t-il accepté par Annie? Avertir, Renaud?

"[...] fêler sa fragile coquille de repos?"⁴⁵ réfléchit-elle.

Mille questions traversent la tête de Claudine. Enfin, elle entend Annie lui dire:

"Ma chère, laissez-le venir, cet enfant: on verra bien".⁴⁶

Le fils de Renaud nous est connu déjà. Claudine ne le tolère guère, parce qu'il mène l'existence des filles. Marcel est un fainéant qui ne fait jamais rien d'utile. Renaud lui-même supporte mal son fils. Celui-ci l'exaspère par ses exigences d'argent. Parfois, Claudine s'interpose entre Renaud et Marcel, par désir de calme et de bonne entente, mais il semble que le père et le fils ne puissent jamais être d'accord.

Et voilà Marcel:

"un Marcel vidé, pâli, creusé, les yeux grands et inquiets, fichu, rasé, traqué, pisté, rançonné, entôlé..."⁴⁷

45 Ibid., p. 62.

46 Ibid., p. 63.

47 Ibid., p. 99.

Qui ne peut se l'imaginer, ce pauvre exemplaire d'homme qui s'appelle Marcel, après toutes les épithètes que Claudine lui attribue? Mort de fatigue, il ne demande qu'un bouillon chaud et un lit. Trois jours il reste couché. Claudine le soigne, mais au fond, les malades l'attristent, les enfants l'agacent. Là-dessus, elle pense:

"Je mériterais, pour me punir, une trôlée de mioches à moucher, à ficeler, à peigner...
Un enfant, moi! Par quel bout ça se prend-il?"⁴⁸

La vie s'organize à trois. Entre Annie et Marcel, Claudine devine:

"[...] une secrète alliance de faibles et de surnois"⁴⁹
Marcel fait l'exhibition de ses cravates. Anne relève trois fois par jour ses cheveux en chignon. Il n'y a que Claudine qui se méfie des coquetteries féminines. Avec ses jupes courtes, ses chemisettes de couleur, sa tête nue, ses souliers à double semelles, elle s'en va faire mille petites besognes. Une lettre arrive de Renaud, mais elle est adressée à Marcel. Celui-ci la passe à Claudine. Elle lit:

"Fait attention à Claudine, mon petit. Elle est mon enfant autant que toi, et je ne sais lequel de vous deux confier à l'autre..."⁵⁰

En lisant ces lignes, la réaction psychologique de Claudine est de sourire. Son beau-fils ne se gêne guère pour se déshabiller

48 Ibid., p. 102.

49 Ibid., p. 119.

50 Ibid., p. 128.

devant elle, en découvrant comme elle dit:

"[...] des dessous...professionnels".⁵¹

Taquine, elle lui lance:

"Mâtin! ce caleçon de soie rose, ma chère! Tout ça pour Casamène? Heureuse Annie!"⁵²

Tout à coup, une pensée, comme un éclair, traverse l'esprit de Claudine. Si Marcel et Annie...

"Tentation généreuse ou libertine?"⁵³ se demande-t-elle. Une agitation intérieure la mène. Elle se sent allègre, rajeunie, comme dans le temps où elle faisait mille bêtises avec Anaïs et Marie Belhomme, et où elle riait d'un rire irrésistible et fou. Impatiente, elle s'adresse à Marcel:

"Vous n'avez jamais connu - au sens biblique du mot - une femme?"⁵⁴

"Jamais! je le jure", répond-il."⁵⁵

"Ca suffit. L'innocence crie dans vos yeux bleus et votre voix rose. Dites-moi encore: si on vous collait dans vos draps une jolie femme amoureuse de vous, qu'est-ce que vous feriez?"⁵⁶

Marcel répond qu'il ne veut pas entendre des "saletés". (C'est Colette qui souligne). Mais Claudine poursuit son plan,

51 Ibid., p. 128.

52 Ibid., p. 128.

53 Ibid., p. 222.

54 Ibid., p. 225.

55 Ibid., p. 225.

56 Ibid., p. 226.

innocent et louche à la fois. Elle va jusqu'à lui proposer de l'argent. A table, Marcel vide verres de vin l'un après l'autre. De même, Annie. Notre héroïne qui suit tout ce qui se passe entre les deux, se sent légère comme une bulle de savon. C'est Claudine elle-même qui le conduit dans la chambre d'Annie; puis d'un pas lesté, elle s'en va se coucher, la conscience en repos comme après une bonne action. Tout d'un coup, elle sursaute:

"Un gémissement très doux, mais si désolé et si déçu!... Un gémissement si significatif que je me surpris à gronder toute seule quelque chose où le troisième sexe se trouvait, en la personne de Marcel, gravement offensé..."⁵⁷

Sa tentative échoue. C'est un fiasco complet. Et c'est de sa faute. Claudine le sait très bien. Ce qu'elle voulait faire, c'était d'empêcher Annie de trotter seule par les chemins. Elle voulait la sauver des humiliations des cuisiniers, jardiniers, chauffeurs, en un mot de toute cette gamme d'hommes généreux et dédaigneux. Elle entend Annie pleurer les larmes les plus chaudes, parce qu'elle sent sa chair en feu et qu'elle ne parvient pas à l'éteindre.

Les lettres de Renaud

Claudine vient de recevoir une lettre de là-bas, c'est-à-dire du sanatorium où Renaud se trouve enfermé dans une chambre,

⁵⁷ Ibid., p. 229.

aux murs nus, si froide, qu'il a le sentiment d'être traité comme :

" [...] le poisson qui manque de fraîcheur."⁵⁸

Il se plaint d'insomnie, et dit que son docteur ne peut rien faire contre ce mal. Claudine reste muette et pensive.

Renaud là-bas, et elle ici :

"c'est un cliquetis de navette qui travaille à vide,"⁵⁹ pense-t-elle. En effet, le vide est dans son cœur. Elle sent un manque, une souffrance presque physique, comme une faim, un je ne sais quoi indéfinissable et inexplicable. Il lui paraît entendre la voix de Renaud lui répéter ces mots :

"Soigne-moi, Claudine! tu me guériras mieux qu'eux."⁶⁰

Et elle voit toujours ses beaux yeux noirs, restés jeunes, pleins de la peur de la laisser seule à Paris, au milieu de tant de tentations et loin de lui. C'est, au fond, ce qui l'a fait venir à Casamène, pour lui faire plaisir.

"Tu comprends, Claudine, je suis malheureux parce que je suis vieux..."⁶¹ écrit-il.

Ces mots attendrissent la jeune femme et l'émeuvent au plus profond de son être. Ce n'est pas la première fois que Renaud rappelle son âge avancé. Il l'implore de lui dire si elle doit

58 Ibid., p. 9.

59 Ibid., p. 10.

60 Ibid., p. 17.

61 Ibid., p. 89.

le tromper.

"Ce serait une méchanceté bien méchante de ta part que de dire au fond de toi-même! "Je le trompe, mais je n'ose pas le lui avouer, ça lui ferait trop de peine."⁶²

Comme elle est loin de cette éventualité redoutée par Renaud! Claudine se met à penser combien elle a changé celui qui reste enfermé là-bas, au haut d'une montagne, ce léger Renaud, pour qui les femmes formaient une sorte de collection. C'est avec orgueil, qu'elle y songe, à présent. Elle y avait mis du temps! Et maintenant:

"Je me complais seulement à l'infiltration profonde, définitive, dont je l'ai enclaudiné. Quoi qu'il fasse désormais, et que je vive ou non, j'habite en lui. Il est venu à moi sûrement, lentement, non sans défenses et sans reprises - il est venu tout à moi."⁶³

Sa réflexion continue et en vient à ceci: qu'elle l'a rendu moins gai, mais qu'il savoure ce doux bonheur de famille, et méprise tout ce qui est hors d'atteinte. Pour pénétrer dans le moi profond de Claudine, écoutons ses propres paroles:

"Enfin, conquête suprême! Je l'ai conduit à aimer l'amour comme je l'aime. Je l'ai rendu chaste."⁶⁴

"Côte à côte, sans parler, nous savons regarder devant nous, délivrés de l'impatience et de la curiosité, emplis de cette mélancolie un peu craintive que j'appelle "le frôlement du bonheur."⁶⁵

⁶² Ibid., p. 90.

⁶³ Ibid., p. 156.

⁶⁴ Ibid., p. 157.

⁶⁵ Ibid., p. 157.

Claudine se sent triste, triste de savoir son mari malade, triste de se voir privée de la tendresse de Renaud, de ses caresses, de ses baisers. Tout cela est très loin d'elle, à présent. Tout l'irrite. Elle s'irrite contre elle-même et contre les autres. Et puis, elle ressent une telle difficulté pour exprimer ses sentiments sur un bout de papier. Elle ne se sent bonne qu'à l'aimer. Ses lettres se font froides, gauches, sans qu'elle puisse exprimer ce qui la bouleverse profondément.

"Me reconnaît-il à travers elles, au moins? Me devine-t-il tendre, froncée, mauvaise comme aux heures où je l'aime le mieux?"⁶⁶

Loin de lui, elle se sent seule, malgré la présence d'Annie. Claudine se laisse entraîner par ses pensées. Elle se rend compte qu'elle n'a point d'amitiés féminines. Il est vrai, Annie est là, mais au fond qu'a-t-elle de commun avec "cette prostituée ingénue".⁶⁷ Pour mieux connaître toute la profondeur de sa solitude, écoutons-la nous l'exprimer elle-même:

"Y a-t-il dans le monde beaucoup de femmes aussi solitaires que moi, malgré Renaud, à cause de lui? Ou bien est-ce la destinée très simple et très commune de celles qui ont tout donné d'elles-mêmes, en une fois et pour toujours?"⁶⁸

Sa pensée va encore plus loin. Que fera-t-elle quand sa raison de vivre qui s'appelle Renaud lui manquera:

"[...] retrouverai-je en moi seule ce réconfort amer et rajeunissant qui m'a gardé, assombri, ralenti, la même âme?"⁶⁹

⁶⁶ Ibid., p. 45.

⁶⁷ Ibid., p. 231.

⁶⁸ Ibid., p. 45.

⁶⁹ Ibid., p. 46.

Quand elle se sent fatiguée de penser à Renaud, Claudine se tourne vers Casamène où elle se livre à mille petites besognes. Cependant le travail ne peut la calmer que provisoirement. Elle ne peut retenir ce vœu qui monte jusqu'à ses lèvres du plus profond de son 'moi!.

"Ah! qu'il revienne, celui que j'ai modelé à ma ressemblance, qu'il revienne et trouve en face de lui celle qui cesse de sourire, celle qui détourne ses yeux attentifs et confus, dans le moment où elle abandonne tout d'elle-même!..."⁷⁰

Le retour de Renaud

Renaud est de retour. Il est là, dans la chambre voisine et Claudine entend le froissement du journal qui tombe de ses mains. Est-ce le même homme qu'elle a tant aimé, ou a-t-elle changé? Son état intérieur est un vrai chaos. Dans quel cauchemar elle vit depuis sept jours! Elle avait confié aux médecins un homme épuisé, mais si vivant, et le voilà revenu si âgé. Elle se révolte.

"[...] de quel droit me rendent-ils un vieillard?"⁷¹
Son ami, son amant, son compagnon chéri, son 'père', elle ne voit rien de tout cela dans celui qui n'est qu'une ombre, qu'une image pâle de celui qu'elle aimait.

⁷⁰ Ibid., p. 158.

⁷¹ Ibid., p. 239.

"Me voici debout, en larmes, les mains vides, pareille à cette Annie qui pleurait, ici même, la forme la plus tangible et la plus vile de l'amour... Me voici [...] privée de ce que j'aime en secret d'une ferveur si brûlante, et je me tords ingénument les mains devant mon désastre, devant la statue mutilée de mon bonheur...⁷²

Claudine préfère souffrir secrètement que d'accepter ce qui lui est offert. Elle ne veut pas voir Renaud s'avilir jusqu'à lui faire des excuses.

"Mes nerfs et ma pudeur se révoltent à l'imaginer dans ce rôle d'instrument complaisant et insensible..."⁷³

Du fond de sa douleur, un espoir s'élève

"[...] un espoir de plante secouée par l'orage et qui attend obscurément la fin de la bourrasque."⁷⁴

Colette se reconnaît dans cette pensée de Claudine:

"Cela s'arrangera. On ne sait pas comment, mais cela s'arrangera. Il n'y a pas de peine irrémédiable, sauf la mort."⁷⁴

Claudine seule

Dix-huit mois se sont écoulés depuis que Renaud est mort. Claudine est chez elle à Montigny dans sa vieille maison en compagnie de Toby-chien, de son chat roux, de sa pie. Des Parisiens viennent la voir, Marthe avec Maugis, les Payet et Annie. Ils entrent bruyants dans la maison silencieuse, où

72 Ibid., p. 240.

73 Ibid., p. 241.

74 Ibid., p. 242.

ils trouvent Claudine:

"[...] timide et lente à s'exprimer."⁷⁵

Les visiteurs à peine arrivés, elle attend déjà leur départ. Ils parlent beaucoup, ces Parisiens, ils parlent d'elle comme si elle n'était pas présente. On lui trouve une mine éclatante, moins de vivacité pourtant. On l'invite à Paris, Marthe met une chambre à sa disposition. Il faut la secouer un peu, se disent-ils. Claudine sourit. Elle se lève et sort avec Annie pour leur cueillir des roses.

"Le rosier cuisse-de-nympe est mort, lui aussi, il est mort d'avoir trop fleuri..."⁷⁶

Cette fleur, symbole de la jeunesse, de la beauté, est morte, elle aussi. C'est encore la voix de Colette qui se fait entendre, pour exprimer mieux que tout autre, qu'il n'y a rien de permanent ici-bas; enfance, adolescence, jeunesse, amour, passions, tout ressemble à ce rosier mort, qui ne fleurira plus. Mais la sagesse de Colette ne s'arrête pas ici. Suivons les réactions psychologiques de Claudine, dans le but de saisir la pensée de Colette moralisatrice.

Claudine est surprise d'entendre Annie lui dire:

"Je vous croyais terrassée, malade, traînant votre vie et la détestant [...]. Et vous voilà jeune, alerte, au milieu des bêtes et des abeilles... A quoi bon l'amour, ce grand amour dont vous étiez si orgueilleuse, Claudine? Après la mort d'un tel amour, vous pouvez

⁷⁵ Ibid., p. 246.

⁷⁶ Ibid., p. 249.

donc vivre? Ou bien ce n'était pas l'amour?⁷⁷

Claudine, qui sait souffrir en silence, ouvrira-t-elle son coeur à Annie?

"Non. Je ne souffrirai pas qu'une eau amère, soulevée du fond dormant de sa sereine douleur, monte à mes yeux, délie mes lèvres."⁷⁸

D'une voix calme et sereine, elle dit:

"Si [...] C'était le plus bel amour, celui qui vit de lui-même et demeure après la vie."⁷⁹

Elle n'a pas perdu cet amour. Mais elle ne veut pas avouer à Annie que l'image de Renaud couché là-bas, vaincu par la maladie s'efface facilement de sa mémoire. Claudine élimine cette image. Au contraire, elle feuillette l'album de ses souvenirs pour le voir, tel qu'elle le connut d'abord, jeune, vif, élégant, car:

"Les morts ce ne sont que des vivants plongés dans une vie d'au-delà, silencieuse et atténuée."⁸⁰

Non, elle n'oubliera jamais son passé avec Renaud.

"C'est là-dedans qu'indifférente à l'avenir je plonge et je me mire."⁸¹

Claudine-Colette ne sent aucune angoisse devant la mort. Elle aime la vie, telle qu'elle est avec toutes ses joies furtives, et tous ses déboires. Elle lui reste attachée. L'absence

⁷⁷ Ibid., p. 254.

⁷⁸ Ibid., p. 255.

⁷⁹ Ibid., p. 255.

⁸⁰ Cité par Louis Forestier, Chemins vers la Maison de Claudine et Sido, op. cit., p. 56.

⁸¹ Colette, La Retraite Sentimentale, op. cit., p. 5.

de Renaud n'empêche pas qu'elle s'occupe des bêtes, du jardin, des fleurs. Et quel apaisement ensuite de revivre :

" [...] revivre avec un peu de honte, puis avec plus de confiance, retrouver la force, retrouver la présence même de l'absent dans tout ce qu'il y a d'intact, d'inévitable, d'imprévu et de serein dans la marche des heures, dans le décor des saisons..."⁸²

Un soupçon atteint la pensée de son amie.

"Cette Claudine, elle se la coule douce, avec sa mine de prospérité,"⁸³ nous dit Annie.

Claudine, qui devine sa pensée, se répète, "la tentation, la chair fraîche"...

"Tout est possible, je l'attends. Cela ne doit pas être terrible, un désir sans amour. Cela se contient, se châtie, se disperse... Non, je ne le crains pas. Je ne suis plus une enfant qu'il peut surprendre, ni une vieille vierge qui s'embrace à sa seule approche."⁸⁴

Cette citation marque la fin de La Retraite Sentimentale, aussi bien que la dernière réaction psychologique de Claudine.

Conclusion

Ce livre nous a paru être le plus beau du cycle de Claudine. Dans ce roman, Colette mélange encore le réel et la fiction. Elle est omniprésente dans l'oeuvre. C'est le temps de sa

82 Ibid., p. 269.

83 Ibid., p. 266.

84 Ibid., p. 270.

plus grande détresse, de sa séparation, de son refuge dans sa demeure des Monts Boucons. Livrée à elle-même, sans aucune aide matérielle de Willy, Colette fait de la pantomime, elle se laisse tenter par les déviations de l'amour. Elle crée son personnage 'Willetta Collie' qui se rapproche beaucoup d'elle. Elle mentionne le fameux baiser sur la scène qui, dans le temps, fit un très grand scandale. Les grands thèmes se retrouvent ici encore une fois. Le thème de la solitude des êtres:

"Je suis née seule", nous dit Claudine, j'ai grandi sans mère, frère ni soeur, aux côtés d'un père turbulent que j'aurais pu prendre sous ma tutelle, et j'ai vécu sans amies. Un tel isolement moral n'a-t-il pas récréé en moi cet esprit tout juste assez gai, tout juste assez triste, qui s'enflamme de peu et s'éteint de rien, pas bon, pas méchant, insociable en somme et plus proche des bêtes que de l'homme."⁸⁵

La nature reste pour Claudine-Colette:

"[...] Un coeur où [dit-elle] je me jette pour m'y blottir plus seule encore: celui d'où montent les profondes racines des arbres, l'herbe aux mille glaives-d'où éclosent, frais et vifs, l'insecte aux antennes encore pliées, la couleuvre moirée comme un ruisseau furtif-d'où jaillissent la source, le blé et la rose sauvage..."⁸⁶

Le thème de l'amour circule à travers tout le livre. Colette revendique le droit d'aimer pour la femme. Elle est une créature qui a les mêmes ardeurs, les mêmes besoins que l'homme.

⁸⁵ Ibid., p. 46.

⁸⁶ Ibid., p. 46.

Au terme de notre étude psychologique de Claudine, nous tâcherons de résumer les points importants qui, d'après nous, se dégagent des cinq livres. Dans 'Claudine à l'école', la romancière nous présente une jeune fille, intelligente, supérieure à tous ceux qui l'entourent, impertinente, insolente, en pleine jeunesse. Sous l'aspect physique turbulent et gai de Claudine, se cache une âme pensive, méditative, qui goûte sa solitude dans la forêt, au sein de la nature. Son coeur est comme un bourgeon qui attend les rayons chauds de l'amour pour s'épanouir.

Dans 'Claudine à Paris' loin de son pays natal, la nostalgie la tue presque, la jetant dans le délire d'une fièvre cérébrale de deux mois. Au contact des Parisiens, Claudine change graduellement. Dans le petit appartement de la rue Jacob, elle ne peut ni grimper, ni courir, ni aller dans les bois, comme à Montigny. Elle commence à mûrir physiquement et moralement jusqu'à ce moment de la grande rencontre de sa vie, où, étourdie, elle se jette dans les bras de Renaud qui devient son mari.

Dans 'Claudine en ménage', hélas! une corruption lente et sûre commence à agir sur elle, sous l'influence de son mari. C'est l'échec de l'amour, thème principal du livre. Renaud la trompe, et elle en souffre. Elle s'abandonne aux bras de 'Rézi' en d'autres termes, elle se laisse glisser sur la pente

de Lesbos. La dépravation de Rézi qui la trompe avec son mari, la dégoûte. Claudine est dégoûtée d'elle-même aussi. Se voyant glisser vers le néant où sa conduite la mène, elle s'accroche au salut que la campagne lui offre. On lui a fait du mal, mal salutaire? Oui, salutaire parce que Claudine, au sein de la campagne, se ressaisit. Elle retrouve son équilibre d'âme.

Dans cette retraite de Montigny, il n'est plus question de se laisser entraîner par le vice. Selon les termes qu'Anne Ketchum applique à cette conclusion:

"[...] on y parle de guider l'homme aimé: premières lueurs d'une voie nouvelle. Par l'acuité de la vision et la rigueur de l'examen de conscience, ces lignes annoncent la moraliste avare d'emphase que sera plus tard Colette."⁸⁷

Dans 'Claudine s'en va', Colette ouvre deux perspectives à la femme malheureuse dans le mariage: la première qui mène au divorce, ce qui veut dire à la liberté, vers laquelle Colette s'orientera elle-même. Annie s'engage sur le chemin de la liberté, guidée par le seul espoir de rencontrer l'homme:

"[...] qui n'a pas croisé encore votre chemin"
"C'est juste, c'est inévitable" lui dit Claudine."⁸⁸

La seconde issue est celle de l'acceptation de la vie telle qu'elle se présente. Claudine est malheureuse dans son mariage avec Renaud (Claudine en ménage), mais sa tendresse

87 Anne A. Ketchum, op. cit., p. 121.

88 Colette, Claudine s'en va, p. 188.

pour lui est plus forte que tout autre sentiment. Colette, sans être primitiviste ramène son héroïne, Claudine loin de la débauche parisienne, au sein de la campagne, de la campagne qui devient le symbole de la vie simple et exemplaire de Sido. Saine morale que toute femme qui n'aurait pas recherché le seul amour physique et la seule volupté suivrait volontiers.

Colette, dans 'Claudine s'en va', présente une analyse de l'alternance de l'amour, entre le plaisir physique et la tendresse. Cette alternance s'accentue encore plus dans: 'La Retraite Sentimentale'. C'est dans ce livre que Colette présente l'amour, sous tous ses aspects: l'amour épuré qui unit l'homme et la femme dans une union de corps et d'âme, amour légitime béni par l'église; l'adultère qui n'est autre que le désir avilissant la femme; enfin l'amour homosexuel que Colette présente dans son personnage de Marcel.

Son art est riche et complexe. Elle part de la sensation, pour aboutir au sentiment, qui mène à une compréhension plus large de soi-même et du monde qui nous entoure. Colette se veut moraliste, en vertu d'une morale implicite, qui mène à une réflexion, parfois difficile à saisir pour ces lecteurs qui ne voient que le libertinage dans ces livres. Au mal, Colette offre l'antidote de l'action. Ses personnages ne sont pas d'une pièce. Tous ont la faculté du dédoublement. Renaud est aussi Maugis, et vice versa, Claudine est aussi

Annie. Toutefois, le personnage le plus complexe est celui de 'Claudine', qui énonce le point de vue de l'écrivain sur l'émancipation féminine. Dans ces premiers livres, comme il a été déjà mentionné, il y a déjà les grands thèmes de Colette: le thème de la nature, le thème de la solitude des êtres qui s'égarerent dans le mal, le thème de l'amour, vu sous tous ses aspects, physiques et moraux, le thème du paradis perdu, et enfin celui du souvenir.

Malgré tous les défauts de ces premières oeuvres, dont le plus grand est la note donnée par Willy, Colette a créé un type, celui de la garçonne du XX^e siècle, qui revendique ses droits vis à vis de l'homme.

FIN

BIBLIOGRAPHIE

A. Ouvrages de Colette.

Ouvrages écrits en collaboration avec Henry Gauthier.
Villars et signés "Willy".

Edition primitive: Claudine à l'Ecole, Paris, Ollendorf,
s.d. (1900)

Claudine à Paris, Paris, P. Ollendorff, s.d. (1901)

Claudine en ménage, Paris, Société du Mercure de France, 1902.

Claudine s'en va, Roman par Willy et Colette Willy,
Paris, P. Ollendorff, s.d. (1903).

La Retraite Sentimentale, roman par Colette Willy, Paris,
Société du Mercure de France, 1907.

Nous nous référons dans les citations aux éditions suivantes:

Claudine à l'Ecole, Paris, Le Livre de Poche, 1968, 254 pp.

Claudine à Paris, Paris, Le Livre de Poche, 1971,
248 pp.

Claudine en ménage, Paris, Le Livre de Poche, 1967,
256 pp.

Claudine s'en va, Paris, Le Livre de Poche, 1972, 192 pp.

La Retraite Sentimentale, Union bibliophile de France, 1946,
279 pp.

Journal à Rebours, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1941, 219 pp.

La Maison de Claudine, Paris, Le Livre de Poche, 1972, 191 pp.

Mes Apprentissages, Oeuvres complètes. Collection "Le Fleuron",
Paris: Flammarion, 1950, tome XI.

Sido, Oeuvres Complètes. Collection "Le Fleuron", Paris:
Flammarion, 1950, tome VII.

B. Ouvrages parus sur Colette

Beaumont, Germaine, et Parinaud, André. Colette par elle-même, Paris: Editions du Seuil, 1951. 192 pp.

Cocteau, Jean, Discours de Réception à l'Académie Royale de Langue et de Littérature Française de Belgique. Paris: Grasset, 1955. 126 pp.

Cottrell, Robert D. Colette, New York, Frederick Ungar Publishing Co., 1974. 149 pp.

Crosland, Margaret. The Difficulty of Loving, London: Peter Owen, 1973. 200 pp.

Forestier, Louis. Chemins vers "La Maison de Claudine" et "Sido". Paris: Société d'Édition d'Enseignement Supérieur, 1968. 74 pp.

Houssa, Nicole, Le souci de l'expression chez Colette. Bruxelles: Palais des Académies, 1958. 235 pp.

Joubert, André J. Colette et Chéri. Paris: Editions A.G. Nizet, 1972. 220 pp.

Ketchum, Anne A. Colette ou la naissance du jour. Collection "Bibliothèque des Lettres Modernes." Paris: Minard, 1968. 303 pp.

Larnac, Jean. Colette, sa vie, son oeuvre. Deuxième édition. Collection "Les documentaires". Paris: Kra, 1927. 233 pp.

Le Hardouin, Maria. Colette. Collection "Classiques du XX^e siècle" no. 24. Paris: Editions Universitaires, 1956. 136 pp.

Marks, Elaine. Colette. New Brunswick, New Jersey: Rutgers University Press, 1960. 265 pp.

Maulnier, Thierry. Introduction à Colette. Paris: La Palme, 1954. 71 pp.

Phelps, Robert. Autobiographie tirée des oeuvres de Colette. Paris: Fayard, 1966. 419 pp.

Raaphorst-Rousseau, Madeleine. Colette, sa vie et son art. Paris: Nizet, 1964. 318 pp.

Trahard, Pierre. L'Art de Colette. Collection "Sainte-Beuve." Paris: Jean-Renard, 1941. 239 pp.

C. Thèses

Marks, Elaine. "Colette: A Critical Study". Thèse de doctorat. Université de New York, 1957. 240 pp.

Norell, Donna Marion. "Les idées de Colette". Thèse de doctorat. Université du Manitoba, 1970. 629 pp.

D. Principaux articles de journaux et de revues

Aghion, Max. "En mémoire de trois rencontres," Journal de Genève, 28 décembre 1963, 12.

Audinet, Pierre. "Colette par Colette," Nouvelles littéraires, 8 novembre 1962, 7.

Augué, Fernand. "Les débuts de Colette," Nouvelles littéraires, 4 juillet 1925.

Aury, Dominique. "Colette ou le gynécée," Nouvelle Nouvelle Revue Française, mars 1953, 505-511.

Chonez, Claudine. "Hier, aujourd'hui, demain," Table Ronde, mars 1956, 60-64.

Dalby, Henry. "Au pays de Colette," Nouvelles littéraires, 5 novembre 1927.

Fabureau, Hubert. "Le terroir de Colette," Mercure de France, 1 février 1950, 381-384.

Fabureau, Hubert. "Robineau-Desvoidy, le père de Claudine à l'école," Mercure de France, 1 janvier 1950, 188-190.

Faure-Favier, Louise. "La Muse aux Violettes," Mercure de France, 1 décembre 1953, 633-654.

Gennari, Geneviève. "Aux sources de la vocation littéraire féminine," Table Ronde, mars 1956, 71-82.

Houssa, Nicole. "Balzac et Colette," Revue d'histoire littéraire de la France, janvier-mars 1960, 18-46.

Jouvenel, Renaud de. "Lettres de Colette," Revue de Paris, décembre 1966.

Lanco, Yvonne. "Colette à Belle-Ile-en-Mer, Mercure de France, mars 1955, 556-557.

Le Hardouin, Maria. "Images de Colette," Revue des Deux Mondes, 15 janvier 1956, 328-341.

Noulet, E. "Ce que Claudine n'a pas dit, par Colette," Nouvelle Revue Française, février 1936, 273-276.